

les réseaux des

PARVÍS



L'EAU ET LA TERRE

hors série n° 28 – novembre 2012
dans le sillage des Journées d'été 2008 et 2011

6,50 €

LES RÉSEAUX DES PARVIS

68 rue de Babylone, 75007 Paris

Tél. : 01 45 51 57 13

Fax : 01 45 51 40 31

temps.present@wanadoo.fr

www.reseaux-parvis.fr

Revue coéditée par

la fédération Réseaux du Parvis

Président : Jean-Pierre Schmitz

la société d'édition Temps Présent

Directeur de la publication

Claude Naud

Rédacteur en chef

Jean-Marie Kohler

Rédaction

Jean-Paul Blatz

Lucette Bottinelli

Michel Deheunynck

Claude Dubois

Françoise Gaudeul

Lucienne Gouguenheim

Réjane Harmand

Jean-Bernard Jolly

Nicole Palfroy

Secrétariat et composition

Bernard Jung

Prix de l'abonnement

Trimestriels

- petit budget : 15 €

- standard : 20 €

Trimestriels + Hors-Série

- standard : 28 €

- soutien : au-delà de 28 €

Impression et routage

IC4

24 rue Léon Rogé, B. P. 233

76204 Dieppe Cedex

Dépôt légal

à parution

Commission paritaire

N° en cours : 0416 G 78736

I.S.S.N.

1773-1925

Éditorial - Annie Barbay	3
Les Journées d'été autour de l'Eau et de la Terre - Annie Barbay, Marie-Paule Aude-Drouin	5
« Le christianisme est-il la cause de la destruction de la nature ? Le dialogue Ellul-Charbonneau » - Sophie Aude	8
Alerte agriculture - Groupe Évangile et Société	12
L'eau : cycle, disponibilités, menaces - Michel Amat	14
La politique de l'eau : qui décide ? - Florence Genestier	19
Que faire ?... Un pas en avant, deux pas en arrière ! Claude Barbay	23
La bêche et l'arrosoir - Jean-Paul Thorez	27
L'eau potable - Christian Morel-Maréchal	30
Usage et usure des sols - André Lefevvre, Ahmed Aïdou	34
« La sobriété heureuse » - A. B.	42
La Commission Pastorale de la Terre - Claire Barbay	44
La Pacha Mama - A. B.	50
Juin 2012 - Rio+20 : un sommet vain ? - A. B.	50
Un poète nous parle de la Terre : Louis Bertholom - Bertrand Rolin	53
Histoire d'eau d'après un conte indien - A. B.	55
Terre et eau : la mer Rouge - Jean-Claude Guitel	57
Petit témoignage - Mamie Nicole	60
« Bienheureux les doux car ils posséderont la terre » - A. B.	61
François d'Assise et les Franciscains des Abruzzes - A. B.	63
Credo	64
L'eau vive - Colette Glück	65
Conclusion - Annie Barbay	69

éditorial

L'eau et la terre sont des thèmes immenses car ils sont la vie même du monde. Mais nous n'avons pas la prétention de faire le tour du monde, ni en 80 jours, ni en 72 pages ! L'abondance de l'eau sur notre planète bleue fait que la Terre est vraiment unique dans notre système solaire.

L'eau et la terre font partie de notre quotidien et le transcendent de toute part. Elles sont riches de multiples significations : l'eau des pluies, des nappes phréatiques, des mers et des océans... La terre que nous foulons, mais aussi la planète Terre. Elles sont porteuses de nombreux symboles religieux et culturels qui nous disent, à leur manière singulière, quelque chose de la vie du monde.

Ce Hors Série est une mosaïque d'eau et de terre.

Nous faisons confiance au lecteur pour prendre le recul nécessaire, pour se faire sa vision d'ensemble et sa synthèse personnelle. C'est ainsi qu'on peut apprécier le mieux les motifs et les couleurs d'une mosaïque.

Nous avons voulu privilégier ici une démarche d'information, mais aussi de dénonciations, de questionnements avec l'espoir que les défis planétaires seront affrontés sereinement et sans plus tarder.

Les articles réunis ici font appel aux analyses, aux expériences, aux témoignages de membres de Parvis ainsi que d'ami-e-s venus d'ailleurs, toutes et tous en recherche d'une Terre nouvelle pour notre humanité. Ils nous donnent à lire leurs connaissances scientifiques, militantes, spirituelles ou poétiques. Leur éclairage varié nous est précieux. Qu'ils soient vivement remerciés pour leurs contributions.

Ces questions ont une importance considérable car il y a péril en la demeure et « *La mondialisation que l'on voit prendre forme dans tous les domaines, de l'économie à la culture, pourrait se présenter à nous dans les*

décennies qui viennent sous la forme de murs infranchissables : le mur de la limitation des ressources en eau face aux besoins de l'agriculture, le mur de la limitation des terres agricoles. »¹

Oui, les dommages causés à la Terre sont multiples et résultent de nombreux dysfonctionnements. Mais la transformation du rapport de l'homme avec son environnement passe par la transformation de l'homme lui-même. Il s'agit de rien moins qu'une conversion, l'évangile nous y invite, certains appellent cette conversion « écologie des consciences. »



Photo Claire Barbay

Si nous voulons une Terre belle et saine, n'est-ce pas d'abord pour l'humanité qui n'est certes qu'un élément de l'écosystème terrestre, mais qui en est l'élément central ?

C'est donc bien par l'humanisme qu'il faut passer pour revendiquer une eau saine et accessible et une Terre habitable, un humanisme dont nous recherchons ici quelques-uns des contours.

Annie Barbay

¹ *Introduction aux Journées d'été organisées par l'Association Culturelle de Boquen.*

Pour donner le coup d'envoi

Quelques lignes sur les Journées d'été, moments forts de la vie de Parvis et toile de fond de ce numéro.

Ensuite une présentation de Jacques Ellul et de Bernard Charbonneau : deux précurseurs de l'écologie politique.

Pensée très riche de ces deux intellectuels qui posent les questions fondamentales de l'homme dans son environnement et de l'homme avec ses semblables en dénonçant les dérives du monde moderne, mais en refusant de revenir à un quelconque « ordre naturel ».

Les Journées d'été autour de l'Eau et de la Terre

Les Journées d'été de Parvis sur l'Eau et la Terre sont la toile de fond de ce Hors Série et, sans nul doute, ses grandes inspiratrices.

Juillet 2008. Les Journées d'été ont pris naissance en Normandie au CRJS (Centre Régional de la Jeunesse et des Sports) de Petit Couronne près de Rouen, sur le thème de « l'eau vive ».

Ce rendez-vous sur l'eau s'est ouvert et s'est terminé par « l'Armada de la liberté » : rencontre de grands voiliers venus du monde entier et que nous avons pu admirer, d'abord dans le port de Rouen puis sur la Seine, en partance vers l'Océan.

Juillet 2011. L'aventure continue en Bretagne pour une nouvelle édition intitulée « Trois jours autour de la Terre », dans la maison de l'Association de l'ACB, l'As-

sociation Culturelle de Boquen, Poulancré d'en bas, à Saint-Mayeux dans les Côtes d'Armor.

Venus de tous les coins de France, les participants ont apporté un peu de terre de chez eux. Et lors de la célébration communautaire qui a clôturé les journées, ils ont mélangé toutes leurs terres dans lesquelles les plus jeunes ont semé leurs graines.

Eau et Terre. Pourquoi ces thèmes ?

Parce qu'il nous a semblé qu'une prise de conscience de l'énorme importance et de la mise en danger de ces biens naturels que sont la terre et l'eau était indispensable et urgente, spécialement au sein de Parvis. En outre, l'eau et la terre présentent une très belle polysémie puisqu'elles sont un des supports essentiels de la vie.

Sous le signe de la diversité

Ces Journées d'été, tant en 2008 qu'en 2011, se sont déroulées sous le signe de la diversité : conférences, tables rondes, échanges en petits groupes, promenades, visites, expositions, mais aussi temps de musique, de poésie, de spiritualité, de veillées conviviales et d'ateliers créatifs (écriture, peinture, yoga, danse, art floral etc.).

Diversité, car nous sommes tous différents, nos conceptions, nos goûts sont différents donc chacun, tout en s'ouvrant à de nouvelles perspectives, à de nouveaux horizons, doit pouvoir trouver ce qui lui convient, surtout pendant ces temps de vacances, faits plus pour la détente que pour la prise de tête. L'eau, et la terre plus encore, nécessitent des approches variées.



Photo Annie Barbay

Les Journées d'été autour de l'eau et de la terre

Aussi Bertrand Rolin note-t-il dans le rapport moral de l'Association Culturelle de Boquen dont il est à l'époque le président : « *Notre approche a croisé géopolitique, analyse des rapports économiques nord-sud, écologie, sans oublier les temps d'ouverture à des perspectives philosophiques, spirituelles et poétiques sur la question du sens de notre rapport à la Terre* ».

Ces approches diversifiées supposent une diversité d'intervenants : paysans, élus, membres d'associations, universitaires, théologiens, poètes, artistes, agronomes...

C'est, toutes proportions gardées, la démarche adoptée pour ce Hors Série, mais sous une autre forme.

De nouvelles Journées d'été

Après la Normandie et la Bretagne, les organisateurs et organisatrices ne demandent qu'à passer le relais pour que se profilent de nouvelles Journées d'étés dans un nouveau coin de France. Il est bon qu'à Parvis nous puissions ainsi nous donner le temps de partager ensemble sur les grandes questions qui traversent le monde.

Cette démarche, si elle a demandé une bonne dose d'énergie, a été l'occasion d'une réelle ouverture à d'autres associations de Parvis et d'un renforcement des liens au sein des nôtres.

Voici pour conclure quelques propos encourageants tenus par des participants :

« *Ces Journées d'été de réflexions sur l'Eau puis sur la Terre aident aujourd'hui certains d'entre nous à passer à l'action*

ou bien les confortent dans leurs engagements quotidiens pour aborder au mieux ces éléments, politiquement, pratiquement, spirituellement ».

Et puis encore :

« *J'ai retrouvé, lors de ces journées, la source pour naître ou plutôt renaître...* »

Annie Barbay

Communauté Point 1 Rouen

Marie-Paule Aude Drouin

Association Culturelle de Boquen

Quelques pistes de lecture

Alain Baraton, *Je plante donc je suis*, Grasset, 2010

Lydia et Claude Bourguignon, *Le sol, la terre, les champs, Sang de la terre*, 2008 (rééd.)

Erri de Luca, *Noyau d'olive*, Folio, 2004

Gilles Lapouge, *La légende de la géographie*, Albin Michel, 2009

Théodore Monod, *Et si l'aventure humaine devait échouer ?*, Grasset, 2000

Jean-Marie Pelt, *Nature et spiritualité*, Fayard, 2008

Pierre Rabhi, *Manifeste pour la terre et l'humanisme*, Babel, 2008

Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse*, Actes sud, 2010

Filmographie

Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, Éd. Montparnasse, 2009

Éthiopie : *des fleurs contre la faim*, reportage Arte sur la spoliation des terres agricoles, 2010

“Le christianisme est-il la cause de la destruction de la nature ? Le dialogue Ellul-Charbonneau”

Une conférence de Frédéric Rognon

Professeur de philosophie de la religion à la faculté de théologie protestante de Strasbourg

Announced by a title in the form of a question and of provocation at the middle of the Journées d'été « Autour de la Terre » organized at Poulancré, the conference of Frédéric Rognon, professor of philosophy of religions at the university of theology of Strasbourg, allowed us to better discover two thinkers of the XX^e century, since Jocelyn Pibouleau of the association Révolutionnaires was already coming to speak of Ellul at Poulancré in 2009 during a meeting on « Ecology and spirituality ».

We have, through this bias, been able to take a little philosophical step back and put in perspective the ecological question from a whole cultural substrate – in the Christian occurrence – but also history, economic, social and political.

Dialogue de deux pensées

Contemporains nés au début du siècle passé et disparus tous deux au milieu des années 1990, Jacques Ellul et Ber-

nard Charbonneau sont aujourd'hui considérés comme précurseurs des réflexions qui nourrissent l'écologie politique. Le premier, théologien protestant et sociologue, grand connaisseur de l'œuvre de Marx, enseignait l'histoire des institutions et l'histoire sociale à la faculté de droit et l'IEP de Bordeaux tandis que le second, agrégé d'histoire-géographie, enseignait dans une école normale d'instituteurs des environs de Pau. Bernard Charbonneau, observateur du bouleversement profond des paysages et des modes de vie dans sa région du sud-ouest, théorise « la grande mue » et signe en 1937 un des premiers textes d'écologie au sens où nous l'entendons aujourd'hui : *Le Sentiment de la nature, force révolutionnaire*. De son côté, Jacques Ellul écrit en 1949 *La Technique ou l'enjeu du siècle*, technique qui nous fera, dit-il, devenir en quelques décennies pratiquement une autre espèce. Face à ces enjeux auxquels ils ré-

« *Le christianisme est-il la cause de la destruction de la nature ?* »

fléchissent, ces deux intellectuels – qui sont aussi des amis et n'ont pas cessé de s'inspirer, d'échanger et de débattre – agissent localement, par exemple dans un mouvement de lutte grâce auquel la côte aquitaine échappera aux projets de bétonnage qui la menaçaient, et dans d'autres engagements.

Un diagnostic sombre sur notre époque : la Technique, la Propagande

Leurs analyses de la société dans laquelle nous vivons pourraient pourtant porter au pessimisme. Pour Ellul, l'emprise de la technique sur notre monde est presque totale. Même à l'époque de la guerre froide, les oppositions idéologiques finissent selon lui par s'annuler dans une identique course à la technique qui assujettit et discrédite la dimension politique. La technique s'immisce et influence tous les domaines de notre vie, de l'art au sport en passant par notre intimité, notre façon d'échanger et de penser. Or dans la vision d'Ellul, la course à la technique semble aveugle en ce qu'elle se nourrit essentiellement d'elle-même : la société technicienne serait celle où l'on fait les choses parce que nous avons le moyen de les faire, sans s'interroger véritablement sur le sens, sur les fins.

Le second volet de la critique d'Ellul porte sur ce qu'il appelle les « propagandes sociologiques », ces injonctions insidieuses et parfois contradictoires qu'un certain conformisme social nous pousse à assimiler sous couvert d'esprit du temps. La table ronde sur l'agriculture qui a suivi « Exploiter ou cultiver ? » nous a apporté des exemples frappants de ces injonctions

contradictoires (arrachage systématique, modes d'élevage productivistes), mais aussi des sursauts de la conscience qui permettent d'y résister.

La dimension spirituelle

C'est justement là que s'établit un lien dialectique entre les deux versants de la pensée d'Ellul, entre la description sociologique désespérée d'un monde qui court à l'abîme et une réflexion théologique dans laquelle il semble puiser des raisons d'espérer peut-être, et certainement un ressort pour agir et résister. En effet, pour continuer à vivre dans une telle société, il ne s'agit pas par exemple de renoncer à ce que permet la technique, mais de cesser de l'idolâtrer pour ne pas la laisser décider du sens de notre vie.

Dans cette dimension spirituelle, à travers l'importance accordée à la conscience critique individuelle qui fait la dignité de l'être humain se rejoignent encore Bernard Charbonneau, agnostique en recherche et Jacques Ellul, chrétien protestant, même si leurs voix divergent sur la question de la responsabilité chrétienne dans la crise écologique que nous connaissons.

Tradition chrétienne et crise écologique

Cette discussion entre Ellul et Charbonneau est à resituer dans le contexte plus large des réactions suscitées par la publication en 1967, dans la revue *Science*, de l'article de l'historien Lynn White sur « *Les racines historiques de la crise écologique* », qui met en cause la tradition chrétienne et son anthropocentrisme.

Concernant notre relation à l'environnement, Charbonneau voit dans la tradition chrétienne à la fois l'antidote et le poison, puisque c'est dans des pays de culture chrétienne que s'est produit le saccage le plus grave de la nature mais aussi que sont nés les mouvements de défense de la nature. Ainsi, la mise en cause du christianisme dans la crise écologique vise plutôt l'idéologie de sociétés sous-tendues par une religion chrétienne majoritaire et ses institutions. Là encore, les exemples proches ne manquent pas, à travers les injonctions productivistes de l'après-guerre relayées par les Jeunesses Agricoles Catholiques et autres groupes issus de l'Église « pour la bonne cause », en l'occurrence celle de « nourrir la planète », avec les conséquences en termes de déséquilibres écologiques, économiques et géopolitiques que l'on connaît aujourd'hui.

Double entente de la « subversion du christianisme »

Dans son livre de 1984, *La Subversion du christianisme*, Ellul expose clairement sa critique d'un christianisme

devenu religion, institutionnalisé, figé, qui trahit la dimension radicalement subversive du message évangélique. S'il aboutit par son travail sociologique et philosophique aux mêmes observations que Charbonneau et condamne la caution chrétienne donnée, parmi d'autres, à l'asservissement de la nature, Ellul juge que ce n'est pas la révélation

Le dialogue Ellul-Charbonneau invite à repenser les rapports entre humains et à leur environnement sur le mode d'une égale dignité, d'une responsabilité partagée.

biblique qui est responsable des dérives productivistes, mais au contraire, que ces dernières ont été rendues possibles par notre éloignement de la révélation biblique. Dans ses réflexions théologiques et sa pratique de l'exégèse, Ellul relit les textes en les dépouillant de la gangue des traductions successives et surtout de la tradition. On cite souvent la Genèse à ce propos, et le malentendu au verset 1, 28 « Remplissez

la Terre et dominez-la » sur ce dernier terme, que le contexte et l'étymologie hébraïque nous invitent bien davantage à comprendre au sens respectueux et responsabilisant de « prendre soin ».

Vivacité des réseaux

Comment se défaire de tels malentendus ? Comment entendre des messa-

« Le christianisme est-il la cause de la destruction de la nature ? »

ges aussi radicaux, du point de vue de l'ordre établi et de la *doxa*, sans en faire d'autres slogans ? Comment affûter notre conscience critique ? Comment résister aux effets de propagande de la technique pour la technique, à l'inertie de la société majoritaire, à notre propre instinct grégaire ? Charbonneau et Ellul ont pensé et agi relativement à l'écart, misant tout sur l'expérimentation et le témoignage, la vivacité des petits groupes et des réseaux qui se tiennent à l'écart de tout enjeu de pouvoir... comme au hameau provisoire, pacifique et sans prétention de Poulancré, où nous apprenons sans cesse à échanger les uns avec les autres et avec tout ce qui nous entoure.

Et après ?

Cette réflexion à la croisée de l'histoire sociale des religions et de l'« éco-spiritualité », à travers les parcours de Charbonneau et d'Ellul, éclaire donc le lien entre écologie et pensée politique, projets de société, au-delà du seul souci de la « nature », concept souvent mal défini et à double tranchant.

Ce à quoi nous invite le dialogue entre Ellul et Charbonneau est à repenser nos rapports à ce qui nous entoure et nous fait vivre, c'est-à-dire d'une part les rapports de l'homme à son environnement, de quelque nature qu'il soit (autres espèces animales, ressources naturelles, mais aussi monde des objets, etc.), et d'autre part les rapports des hommes entre eux, et à les repenser à l'encontre de tout abus de pouvoir, sur le mode d'une égale dignité, d'une responsabilité partagée.

Il ne s'agit pas en effet de chercher à revenir à un quelconque « ordre naturel », aussi chimérique qu'injuste en réalité, pas nécessairement d'appeler à un ré-enchantement magique du monde, et surtout pas de renoncer aux efforts de la raison dans l'organisation de notre vie sur Terre, rendue certes plus complexe du fait de nos propres aspirations. Efforts plus que jamais nécessaires contre les tendances à la naturalisation (racialisation, sexualisation, etc.) d'un certain nombre de questions politiques et sociales, toujours à même de ressurgir pour stigmatiser et exclure.

Sophie Aude

Présidente 2012 de l'ACB

Quelques pistes de lectures

Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone* (1969), *l'Encyclopédie des Nuisances*, 2002

Bernard Charbonneau, *Le Feu vert. Auto-critique du mouvement écologiste* (1980), Parangon, 2009

Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), Economica, 1990

Jacques Ellul, *Propagandes* (1962), Economica, 1990

Jacques Ellul, *La Subversion du christianisme* (1984), La Table Ronde, 2001
Frédéric Rognon, *Généralisations Ellul : 60 héritiers de la pensée de Jacques Ellul*, Labor et Fides, 2012

Frédéric Rognon, *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides, 2007

Frédéric Rognon, *Vivant Ellul*, à paraître en 2012

Radiographie d'une profession et d'un cycle naturel

Dans un certain nombre d'articles de ce dossier, l'agriculture en France est montrée du doigt à cause des pollutions qu'elle répand. Mais c'est une profession en souffrance, à la fois victime et actrice de ses problèmes situés aux carrefours environnementaux et sociétaux.

Évaporation, formation des nuages, précipitations, ruissellement, infiltration... Ces processus physiques étudiés à l'école ne nous sont pas inconnus mais nos mémoires ont besoin de se rafraîchir à ces eaux-là qui peuvent subir, à cause des humains, de multiples dommages.

Alerte agriculture

Ce texte préparatoire à la première rencontre du groupe Évangile et Société, né en 2012, au sein de Parvis, a été révisé pour ce Hors Série.

L'agriculture se situe au carrefour des problèmes environnementaux et sociétaux.

Aujourd'hui, à côté de ceux qui affichent la satisfaction des *golden boys* savourant leur taux de marge, l'œil fixé sur les cours des céréales du marché de Chicago, les agriculteurs en souffrance, à la fois acteurs et victimes de leur malheur, s'interrogent sur l'avenir de leur profession.

Les maux qui affectent l'agriculture en France

Nous assistons à la course au foncier qui va de pair avec une marchandisation de la terre toujours plus accaparée par les

investisseurs. Cette course à l'agrandissement profite aux plus grosses exploitations, elle est accompagnée d'une course à la mécanisation et à la productivité avec tous les dégâts qui s'ensuivent :

- nous assistons à la pollution des sols et des eaux (rivières et nappes phréatiques) due aux intrants et aux produits phytosanitaires dangereux pour l'environnement et la santé. À cela s'ajoute la fausse piste des OGM ;

- nous assistons à un appauvrissement et à un surendettement d'un nombre croissant d'exploitants : en 2010, 20% des 600 000 agriculteurs étaient inscrits au RSA. Le secteur laitier, pour ne citer que lui, a connu ces dernières

années une baisse de 50% de ses revenus ;

– l'agro-industrie et la grande distribution imposent leur loi pour le soi-disant bonheur des consommateurs ;

– il est impossible d'aborder la question agricole en France indépendamment de son contexte européen et international. Chacun reconnaît aujourd'hui que la PAC (politique agricole commune) distribue prioritairement ses subventions à ceux qui n'en ont pas besoin ;

– à l'échelle mondiale, la politique ultra-libérale que nous connaissons privilégie le commerce plutôt que l'alimentation des populations. Or, nous venons de franchir les 7 milliards d'habitants pour notre planète, et près d'un milliard souffrent de la faim.

Nous ne pouvons en rester à ce seul constat

Il existe en France une agriculture des terroirs soucieuse de la conservation et de la protection de la Nature, des eaux, des sols. Une agriculture qui fournit de bons produits, cultivés dans un environnement sain. Une relation de confiance s'établit entre les agriculteurs et les consommateurs regroupés par exemple en AMAP (associations pour le maintien de l'agriculture paysanne). Les Amapiens sont en effet beaucoup plus que de simples clients. D'autres circuits courts, des solidarités de proximité, des ventes directes bénéfiques au bilan carbone se développent en même temps que le désir de se réappropriation son alimentation, de rechercher son enracinement et de se former à un autre

type de consommation. Mais cette agriculture ultra-minoritaire est insuffisamment valorisée. L'agriculture bio, par exemple, ne représente en France que 3% des terres agricoles.

Des réformes profondes s'imposent face à la libéralisation des marchés qui profite toujours plus aux pays les plus riches, et face à la spéculation sur les produits agricoles, véritable crime au regard des populations affamées.

Contrairement à certaines idées reçues, il n'est pas question pour les pays du Nord de nourrir avec tous leurs excédents ceux du Sud. Mais nuance importante : le Nord doit permettre au Sud de se nourrir selon le principe de souveraineté alimentaire. Si les lobbys de l'Argent Roi ont investi des sommes considérables dans la recherche génétique et l'agro-industrie, contrairement à ce qu'ils prétendent, ça n'est pas pour nourrir les plus pauvres mais pour que ça leur rapporte.

Le groupe Évangile et Société, réuni le 24 mars 2012, a dénoncé cette crise agricole, non pour accabler les acteurs d'une profession qui souffre, mais pour tirer la sonnette d'alarme, tout en reconnaissant la dignité de ces hommes et de ces femmes dont la mission est de nourrir les populations, et d'abord celles en proximité géographique.

Groupe Évangile et Société

Voir le compte rendu de la réunion dans « Évangile et Société » du site internet Parvis (www.reseaux-parvis.fr).

L'eau : cycle, disponibilité, menaces

Chacun sait que l'eau circule sans cesse sur toute la planète, entraînant toutes sortes de produits, utiles ou nuisibles. Voici un point rapide sur quelques connaissances indispensables pour comprendre des problèmes rendus de plus en plus fréquents, notamment par l'augmentation de l'occupation des territoires et par des pratiques inadaptées.

L'évaporation

Elle se produit partout, essentiellement sur les océans, mais il ne faut pas oublier que les continents y jouent un grand rôle. Notamment, les plantes prennent l'eau dans le sol, et leurs feuilles envoient la vapeur dans l'atmosphère : c'est l'évapotranspiration. Elle est suffisante sous nos climats pour que les nappes d'eau ne se rechargent pas à la belle saison, même s'il pleut beaucoup. Autre exemple : les pluies qui arrosent l'ouest de l'Amazonie ne viennent pas directement de l'Atlantique, mais de l'évaporation dans des zones plus orientales de la même forêt. Il faut plusieurs cycles (évaporation-pluie-évaporation...) pour que l'eau traverse tout ce continent. Si l'on déboise l'est de l'Amazonie, seule zone arrosée par l'Atlantique, le ruisselle-

ment remplacera l'évapotranspiration, les nuages disparaîtront, toute la zone occidentale sera asséchée, et sa forêt disparaîtra.

La formation des nuages

La vapeur ne passe guère qu'une semaine dans l'atmosphère. La circulation des masses d'air les entraîne un jour ou l'autre en altitude, où le refroidissement provoque la condensation de la vapeur. C'est heureux pour l'effet de serre, dont la vapeur d'eau est la principale cause. Toute la vapeur que nos usines rejettent est rapidement éliminée. Voilà un point où l'on peut dire que l'activité humaine n'a pas d'inconvénient !

Un nuage est formé d'un mélange de vapeur, d'eau liquide à basse altitude, et de cristaux de glace plus haut. L'eau y est pratiquement pure. Elle contient très peu de particules soulevées par le vent, par exemple des poussières, ou du sel venant des embruns sur les océans.

Les précipitations

Il n'y a pas que la pluie et la neige. Certaines zones du versant ouest des Andes en reçoivent très peu, mais les vents du Pacifique sont humides. La nuit, le refroidissement est suffisant pour produire

de la rosée, dont les plantes locales se contentent. Sur de grands filets, les humains recueillent les gouttes, qui s'écoulent vers des réservoirs avant que le soleil les fasse disparaître. Ils évitent ainsi de gros travaux d'adduction d'eau.

Le ruissellement

Il renvoie l'eau à la mer ; s'il est trop rapide, il provoque une importante érosion. On a intérêt à le limiter. Cela conduit parfois à démolir des aménagements comme la rectification des berges, qui permettent d'envoyer rapidement chez les voisins d'en-dessous l'eau des crues et les ennuis qu'elle provoque. Les problèmes étant plus fréquents à l'aval qu'à l'amont, il est difficile de motiver toutes les communes d'un bassin versant à payer des travaux qui ne profitent qu'à quelques-uns.

L'intérêt des zones humides et des forêts

Après avoir longtemps travaillé à supprimer les zones humides (marécages, prairies inondables pendant les crues), voilà qu'on découvre leurs nombreux mérites. Elles hébergent une grande biodiversité. Elles se comportent comme des éponges : recevant des pluies ou le débordement des rivières, elles ne laissent échapper l'eau que petit à petit. Cela diminue l'importance des crues, puis soutient le débit des cours d'eau. La ressource est ainsi disponible plus régulièrement. Passant plus de temps sur place, l'eau s'infiltré mieux et recharge les nappes souterraines. La place réservée à des zones humides peut économiser des aménagements coûteux.

Pour traiter les eaux usées, on a réinventé les zones humides sous le nom de stations de lagunage : l'eau circulant lentement perd sa boue, des bactéries digèrent les matières organiques, les plantes qui y poussent y prélèvent des nitrates et autres produits minéraux.

D'autres milieux contribuent aussi à ralentir le ruissellement. Par exemple, les forêts, avec leurs sols épais et fixés par les racines. Au XIX^e siècle, on avait beaucoup déboisé les environs de la rivière du Bonheur (Gard), qui s'est mise à faire de grosses crues. Depuis qu'on a reboisé, le gouffre de Bramabiau ne brame plus !

Après les labours, sur les pentes, si rien ne limite les ruissellements (des haies, par exemple), les filets d'eau entraînent la terre dans les rivières. Les champs sont dégradés, les cours d'eau encom-



Photo Michel Amat

brés par la boue, et chargés en engrais et pesticides.

De tous temps, on a utilisé les cours d'eau comme des égouts. Dans les en-



modernes renvoient dans la nature une eau en apparence plus propre que celle des rivières, mais cela ne fait pas longtemps qu'on s'intéresse aux micro-polluants qu'elles laissent passer : pesticides, médicaments rejetés dans l'urine, hormones régulant la fécondité des vaches, produits de synthèse ayant une action similaire à celle de nos hormones... On sait maintenant pourquoi des caïmans de Floride ou des poissons de l'Epte (petit affluent de la Seine) comptent des mâles intersexués.

Infiltration

Sur des terrains perméables, l'eau s'infiltré en partie ou en totalité, avant de ressortir. On ne la voit plus, mais ce n'est pas pour cela que tout va bien. Il faut distinguer deux cas.

Les nappes phréatiques. Certains terrains, comme les sables, les limons, sont perméables en petit : l'eau y circule

droits peu habités, une faible pollution est épurée naturellement, mais ces endroits sont de plus en plus rares. Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour qu'on s'aperçoive que faire la lessive dans une rivière provoquait des maladies dans les villages en aval, dont les habitants buvaient la même eau. Quand il y a des stations d'épuration, elles ne sont pas toujours assez efficaces, par exemple si elles sont anciennes. Les stations

lentement par de petits espaces entre les grains. Elle y abandonne les microbes et la boue qu'elle transporte. Mais cette filtration ne peut pas retenir les produits dissous : nitrates, micro-polluants... Dans ce genre de terrains, l'eau forme une nappe continue. À tort, bien des gens s'imaginent qu'il existe un vide gigantesque sous leurs pieds. En fait, en-dessous d'une certaine profondeur, tous les interstices de la roche sont pleins d'eau. On peut y accéder

L'eau : cycle, disponibilité, menaces

en faisant un puits n'importe où. L'eau des nappes profondes est immobile et contient trop de minéraux pour être potable.

À l'aval, une nappe superficielle s'écoule par des sources, et peut se vider complètement en période de sécheresse. Au Sahara, des oasis vivent grâce à des sources restituant une eau tombée il y a plusieurs milliers d'années. Au Yémen, traditionnellement, les agriculteurs économisaient l'eau de pluie. On a fait des puits munis de pompes à moteur diesel qui leur ont donné l'illusion d'une ressource illimitée. Au fur et à mesure de l'épuisement des nappes, les puits sont devenus de plus en plus profonds. On estime que Sanaa, qui utilise 80% d'eau non renouvelable, en manquera d'ici une quinzaine d'années.

Les nappes sont menacées par l'infiltration de ce qu'on appelle la pollution diffuse, en fait celle qui vient de l'agriculture. Il ne suffit pas de protéger une zone proche des puits, car l'infiltration se produit partout. Du fait de la lenteur des circulations souterraines et de l'importance des réserves, l'eau des nappes est longtemps restée de meilleure qualité que celle de la surface, mais, pour des

raisons identiques, même si on adopte de meilleures pratiques, elle est polluée pour longtemps. Malgré l'interdiction de la chlordécone, des sources de la Guadeloupe en restitueront encore pendant deux siècles. On ferme des puits, on traite les eaux destinées à la consommation, on construit des réseaux amenant l'eau de communes moins polluées, ce qui fait qu'en Bretagne on boit maintenant une eau de bonne qualité. Mais cela a un coût !

À l'inverse, des calcaires sont des terrains compacts, mais fissurés : on parle de perméabilité en grand. L'eau des pluies peut y pénétrer très vite, en laissant la surface complètement sèche, comme dans les Causses. Des rivières venant de régions moins perméables y disparaissent, avec leur charge de polluants. Le dioxyde de carbone dissous dans l'eau attaque le calcaire, les fissures s'agrandissent, deviennent des gouffres et des grottes, la circulation s'accélère.



Photo Michel Amat

Les filets d'eau forment des rivières. À l'aval des réseaux souterrains, les sources sont souvent importantes, mais rares, et leur débit est variable.

Dans ce cas, il n'y a pas de filtration : les produits dissous restent dans l'eau, les boues et les microbes peuvent se déposer en période de basses eaux, et être repris pendant une crue. L'eau d'une grotte peut donc être polluée comme une eau de surface.

Ainsi, dans le centre de la Seine-Maritime, les périodes de pluie provoquent l'arrivée d'eaux troubles aux robinets, et l'arrêt de sa consommation pendant plusieurs jours. Cela se produit plus facilement pendant les saisons où la terre est nue.

Retour aux océans

Recevant toutes sortes de déchets venant des continents, les océans sont pollués. Cela fait longtemps qu'on a trouvé du DDT dans la graisse des manchots de l'Antarctique. Plus près de nous, les algues envahissent les côtes bretonnes parce qu'elles reçoivent en abondance les effluents des élevages de porcs et de poulets. En consommant des poissons, nous récupérons dans nos assiettes un

certain nombre de polluants dont nous avons cru nous débarrasser.

Conclusion

Les humains ne peuvent plus vivre comme si la nature pouvait réparer toutes les conséquences de leurs actes. Ils sont devenus trop nombreux pour cela. Une ressource prélevée quelque part manquera ailleurs, un déchet jeté finira par

nous revenir. Nous devons apprendre (ou réapprendre) à économiser si nous voulons que la vie puisse continuer. Cela contrarie beaucoup, aussi bien les simples citoyens que leurs élus, qui ne comprennent pas qu'il faut renoncer à des habitudes de facilité. Ceux qui ont le confort veulent le garder, ceux qui ne l'ont pas veulent y accéder. Après nous le déluge ! Mais l'eau, comme toutes les autres ressources, n'existe qu'en quantité finie. Il y a

déjà des problèmes parce que certains États barrent, ou voudraient barrer, un fleuve qui coule ensuite chez d'autres. Y aura-t-il des guerres pour l'eau ?

*Les humains
sont devenus
trop nombreux
pour vivre
comme si
la nature pouvait
réparer toutes
les conséquences
de leurs actes.*

Michel Amat

Intervenant aux Journées d'été 2008

Des militants s'expriment

Que recouvrent les initiales SDAGE ? En quoi consiste un Comité de Bassin ? Informations très précises données par une militante de la cause de l'eau : « *Dans le bénévolat, écrit-elle, il n'est pas de goutte d'eau négligeable car personne ne sait ce qui fera déborder le vase* ».

Détérioration progressive de la qualité de nos eaux.

Dénonciations d'un système qui n'évolue guère.

Quand les gains des uns sont constitués des pertes des autres, ce sont les jeux somme zéro. Et quand la lentille d'eau sur la mare occupe toute la surface, il faut agir !

La politique de l'eau : qui décide ?

S'engager pour l'eau

Lors des Journées d'été de 2008, plusieurs fois la question nous a été posée de savoir ce que font concrètement les associatifs en ce qui concerne l'eau, et tout particulièrement ceux de France Nature Environnement (FNE). La question de l'eau devient pour tous chaque jour plus essentielle, pour la Terre et donc pour l'homme. Les associations y sont très actives, en France et dans le monde, malgré de très nombreux obstacles. Les guerres pour l'eau s'annoncent en divers endroits de la planète !

L'Europe a pris ses responsabilités en promulguant la Directive Cadre Euro-

péenne sur l'Eau adoptée le 23 octobre 2000 (Directive 2000/60/CE), qui constitue le premier accord à l'échelle européenne fixant l'ensemble des conditions que doit respecter le patrimoine eau.

Le Comité de bassin Seine-Normandie, qui couvre le territoire de 7 régions et de 25 départements, compte 185 membres : 74 représentants des collectivités territoriales, 74 représentants des différentes catégories d'usagers (défenseurs de l'environnement, industriels, agriculteurs, pêcheurs...) et 37 représentants de l'État. Les associations agréées de protection de la nature sont sous-représentées avec seulement 9 ti-

tulaires. Le collège usagers a été arrêté par la précédente majorité de manière à ce que MEDEF¹ + FNSEA² + quelques socio-professionnels en forment la majorité !

SDAGE (Schémas Directeurs d'Aménagement et de Gestion des Eaux), qui fixent les orientations fondamentales de la politique de l'eau pour quinze ans, du 15 avril au 15 octobre 2008 a été or-

Notre territoire découpé en bassins hydrologiques comporte pour chacun un Comité de bassin, « parlement local de l'eau » qui élabore une politique de gestion de l'eau en cohérence avec les orientations nationales et les directives européennes. Chaque Comité de bassin réunit toutes les « familles » de l'eau dont l'Agence de Bassin est l'organisme exécutif de cette politique.

Pour l'Agence de l'eau Seine-Normandie (AESN), le Conseil d'administration est composé de 11 représentants des collectivités locales, 11 des usagers – ces deux collèges étant élus par leurs pairs membres du Comité de bassin –, 11 de l'État et 1 représentant des personnels. Présidé par le préfet de Paris, préfet de la région Île-de-France, désigné préfet coordonnateur du bassin – c'est un établissement public du ministère de l'Écologie –, l'Agence de l'eau Seine-Normandie met en œuvre les orientations définies par le Comité de bassin, en vue de protéger les ressources en eau et d'assurer leur dépollution. Elle distribue des aides financières aux collectivités locales, aux industriels et aux agriculteurs qui s'engagent à sauvegarder les ressources et la qualité de l'eau. Elle contribue ainsi au financement d'opérations d'intérêt collectif pour l'aménagement des ressources en eau, la lutte contre la pollution et la réhabilitation des milieux aquatiques. Pour subventionner ces opérations, l'Agence de l'eau perçoit des redevances auprès des utilisateurs de l'eau.



Pour appliquer la Directive Cadre sur l'Eau (DCE), les Comités de bassin ayant actualisé les plans d'action nommés

organisée une consultation publique. Des questionnaires ont été élaborés et soumis à l'avis du public. L'application de

La politique de l'eau : qui décide ?

la DCE Eau obligeait la France à consulter la population. La prise en compte de cette consultation a été très décevante, malgré les nombreux efforts des associations pour sensibiliser aux problèmes de l'eau.

En même temps se déroulait, dès le 21 mai 2007, le Grenelle Environnement avec ses 5 collèges qui avaient pour vocation de représenter les acteurs du développement durable : l'État, les collectivités locales, les ONG, les employeurs et les salariés. Or malheureusement la politique de l'eau, aux enjeux multiples, fut réduite à un débat sur l'eau, d'où de très faibles effets sur le contenu des nouveaux SDAGE !

Que dire de ce nouveau SDAGE pour l'AESN ?

Il ne fixe presque aucun objectif, aucune échéance, aucune mesure précise obligatoire.

Il n'interdit rien directement.

Il n'oblige pas toujours les autorités à intégrer certaines mesures souhaitables dans les divers programmes à mettre en œuvre.

Manque aussi un contrôle explicite de la réglementation.

Les blocages liés à l'agriculture ne sont pas analysés correctement et l'on ne pourra donc pas progresser autrement qu'à la marge. C'est-à-dire aller moins vite dans le mur mais y aller !

En matière d'eau potable on se débrouille pour maintenir une eau correcte à la distribution mais on ne cherche pas vraiment la reconquête de la ressource. En plaçant sous le tapis ce qui gêne : les captages pollués abandonnés, non suivis

mais plus généralement les causes agricoles des détériorations, on va donc à terme vers un point de rupture.

Six points ont particulièrement posé problème et ont conduit les associations de protection de l'environnement représentant FNE à émettre un vote négatif sur le nouveau SDAGE :

- seulement 40% des masses d'eau souterraines sont prévues pour être en bon état en 2015. Ceci n'incite pas du tout les agriculteurs en particulier à prendre les mesures nécessaires. D'ailleurs les consommations d'engrais chimiques et de pesticides continuent à augmenter ! ;

- quelle efficacité pourra avoir le SDA-GE avec des formulations du type « *Il est recommandé que...* » !? Ce sont les consommateurs qui seront une fois de plus les perdants car il faudra bien rembourser les éventuelles condamnations de l'Europe par nos impôts ;

- le principe pollueur-payeur n'est manifestement pas à l'ordre du jour, pour le malheur des consommateurs. N'oublions pas que plus de 80% des redevances prélevées pour l'Agence de l'eau sont payées par les consommateurs d'eau (au robinet), environ 10% par les industriels et quelques % par les agriculteurs, dont les irrigants ou les arroseurs de maïs au plein cœur de l'été... ;

- les aires d'alimentation de captage sont des points très névralgiques pour la qualité de l'eau. Pourquoi ne prend-t-on en compte que les captages les plus touchés, et avec des contraintes minimum !? ;

- les zones humides ne sont pas toutes prises en compte ! ;

– hydromorphologie des cours d'eau : il faudrait prévoir la reconquête de la morphologie naturelle des cours d'eau (permettant à ceux-ci d'apporter un service naturel et gratuit), étendre les réservoirs biologiques à l'ensemble des cours d'eau en très bon état et à ceux faisant l'objet d'un arrêté de protection de biotope, définir les têtes de bassin avec un dispositif spécifique de gestion équilibrée et durable des eaux tendant vers le très bon état, appliquer la continuité écologique non seulement à la circulation des poissons, mais aussi de la flore, au processus d'auto-épuration des eaux, aux recharges et soutien du niveau de nappe phréatique, à l'apport des ressources minérales et organiques,... autrement que par « *il est recommandé que le maître d'ouvrage...* » !

Se mobiliser pour que l'eau reste utile voire indispensable

Dans chaque bassin hydrologique, les documents de planification de la gestion des eaux (SAGE : Schémas d'Aménagement et de Gestion des Eaux) sont mis en œuvre progressivement sur des périmètres cohérents du point de vue hydrographique et/ou socio-économique : bassin versant, nappe d'eau souterraine, zone humide, estuaire... Établis de façon collective avec l'ensemble des acteurs concernés par l'eau, leur élaboration peut s'étendre sur une dizaine d'années. C'est dans ces organismes de proximité que nous avons travaillé, en commun avec les pêcheurs, le dossier de la continuité écologique des rivières et de leur libre circulation pour les diffé-

rentes espèces de poissons les fréquentant, la question de l'érosion des sols/ruissellements et des pollutions diffuses en résultant.

Dans toutes ces instances qui ont à intervenir sur des dossiers concernant ce qui se passe à deux pas de chez nous, nous manquons trop souvent de bénévoles associatifs formés ou demandant à l'être. Nous apprenons en marchant ensemble, en lien avec les travaux de l'Agence de l'eau, le réseau eau de FNE, nos associations ou fédérations où s'échangent questions / expertises / savoirs / mises en commun de notre soif de « savoir pour agir et réagir »... Dans le bénévolat, il n'est pas de goutte d'eau négligeable et personne ne sait celle qui fera déborder le vase et obtenir l'objectif recherché.

On va presque vous donner la parole, ensemble prenons-la

Ce qu'avait conçu l'ancien gouvernement pour cette nouvelle consultation est une caricature de consultation du Public puisqu'il avait seulement prévu un questionnaire en ligne, ce qui exclut *de facto* nombre de gens modestes ou âgés non connectés... Quant aux autres il était seulement envisagé de les inviter à donner des réponses dans un questionnaire bien bloqué... Des initiatives seront prises par les fédérations de FNE pour organiser le débat, nous espérons vous avoir donné l'envie de nous y rencontrer pour apprendre ce que vous souhaitez savoir et donner votre avis. Après la consultation publique de 2008, c'est une nouvelle occasion de mon-

Que faire ?... Un pas en avant, deux pas en arrière !



Photo Annie Barbay

trer que les gens ne sont pas indifférents au problème de l'eau et à sa confiscation par de puissants intérêts au détriment de tous et de la nature. Sans eau, pas de biodiversité, et sans biodiversité pas d'avenir pour l'homme sur la Terre.

Florence Genestier

Membre de Seine Vivante, du Comité de bassin Seine-Normandie et du Directoire du Réseau Eau de France Nature Environnement (FNE), intervenante aux Journées d'été 2008

¹ MEDEF : le Mouvement des Entreprises de France.

² FNSEA : Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles.

Que faire ?... Un pas en avant, deux pas en arrière !

De programme en programme

Juillet 2008. Alors même que Parvis organisait ses Journées d'été sur l'eau, se déroulait sur l'ensemble des Grands bassins¹ une consultation nationale sur leur Schéma Directeur d'Aménagement (SDAGE), peut-être y avez-vous participé.

Nous étions déjà dans le 9^e programme des Agences de l'eau, établissements publics du Ministère de l'Environnement dont la mission n'est rien moins que de « *favoriser une intervention adaptée aux besoins spécifiques de chaque bassin, sous-bassin...* »²

En cette année 2012 se préparent les 10^{es} programmes pour ces six Agences

et il nous a paru intéressant de remonter aux ambitions du 9^e Programme de la plus grosse : l'Agence de l'eau Seine Normandie (AESN).

Malgré l'autosatisfaction annuelle des rapports d'activité qui prévoient sans cesse une amélioration à venir, le constat est celui d'une détérioration globale de la qualité de nos eaux et cela conduit à se demander comment il sera possible d'atteindre l'objectif de bon état en 2015 (ou même après report d'échéance). Au fur et à mesure que nous regardons (voir exemple de Bolbec-Lillebonne) de plus près l'état de nos nappes phréatiques, nous les trouvons plus ou moins polluées, parfois impropres à la consommation.

Quant à prétendre respecter les délais de « dé-pollution », cela semble « mission impossible » car pour les zones karstiques, contrairement à la Bretagne granitique (à effet rapide, donc à éventuelle solution rapide) nous avons des pollutions qui ont mis 20 à 30 ans de lente percolation dans la craie pour apparaître et demanderont au moins autant de temps pour se diluer.

Les représentants de FNE (France Nature Environnement) au Comité de Bassin sont revenus inlassablement sur l'obligation de résultat imposée par l'Europe, sans pour autant sembler pénétrer l'esprit des pollueurs représentant des intérêts économiques, pas plus que de la majorité des élus.

La recherche de polluants émergents

La qualité des eaux distribuées aux consommateurs reste globalement bonne mais des lacunes dans notre surveillance jettent le doute. Oubliant la majorité des résultats satisfaisants, on peut facilement sombrer dans le catastrophisme en ne retenant que « les plus mauvais ». Mais il est de

fait que la communication sur la qualité des eaux au robinet mérite aussi d'être améliorée. Comment se satisfaire de propos formels accompagnant une fois l'an, avec des mois de retard, la facture d'eau !?

Considérons de plus que l'on ne trouve que ce que l'on cherche. Ainsi l'actualité (juillet 2012) témoigne des mauvaises surprises qui peuvent nous attendre en la matière. Les médias se sont faits écho des mesures de restrictions de consommation d'eau prises autour de Bolbec et de Lillebonne (Seine-Maritime) [voir encadré ci-contre] à la suite d'une recherche de nitrosamines demandée par le Ministère de l'Environnement sur recommandation de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (ANSES).

L'industrie, ici montrée du doigt, ne doit pas faire oublier la contribution de l'agriculture intensive industrialo-chimique et de ses pollutions diffuses chroniques polluant les sols, l'eau et même parfois l'air. Les algues vertes bretonnes

*Les pollueurs, dans
notre contexte
de pollués-payeurs,
bloquent
ce qui les gêne,
au risque de
voir notre pays
condamné par
l'Europe garante de
nos engagements
non tenus.*

Que faire ?... Un pas en avant, deux pas en arrière !

Ce que l'on retrouve dans la nappe et les captages résulte, dans le cas de l'entreprise pharmaceutique Oril (Groupe Servier), de la dégradation de morpholine dans leur station d'épuration qui était jusqu'alors rejetée dans la rivière qui, en surplomb, alimente la nappe phréatique. Les deux captages concernés vont être remplacés momentanément (au moins une année) par des interconnexions. En attendant, il est recommandé de ne pas consommer l'eau du robinet qui contient des teneurs dépassant le $\mu\text{g}/\text{l}$ de nitrosamines quand l'ANSES semble s'orienter vers un seuil supportable de 100 nanogrammes ! Cette pollution est due à une substance jusqu'alors non recherchée dans les analyses de l'eau, la N-Nitrosomorpholine, qui ne fait pas actuellement l'objet d'une réglementation mais est cependant considérée comme potentiellement cancérigène. Elle présente un risque pour la santé s'il y a consommation quotidienne d'eau du robinet (environ 2 litres par jour et par personne) la vie durant.

et la procédure de contentieux européenne associée sont là pour attiser notre mémoire, s'il en était besoin. Or les représentants majoritaires de cette profession continuent leur jeu de posture visant à ce que rien ne bouge. Il est vrai que les pollueurs, dans notre contexte de pollués-payeurs, n'ont pas de raison de se priver et s'entendent à bloquer ce qui les gêne, au risque de voir notre pays condamné à de lourdes amendes et astreintes par l'Europe garante de nos engagements non tenus.

La profession agricole, caressée dans le sens de ses erreurs par les gouvernements depuis des années, semble ne pas vouloir se rendre compte qu'elle se trouve mise en cause dans différents secteurs : pollutions des nappes phréatiques ; contentieux ² NO² ; directive cadre « stratégie marine »... Elle a réussi à reporter les échéances d'actions qui auraient dû être entreprises, c'est tous ensemble que nous en paierons la note !

Des jeux « somme zéro »

L'utilisation des « matrices de jeu » pour analyser les stratégies possibles des acteurs sociaux a permis de comprendre que nous évoluons dans un monde fini. À l'échelle du vaisseau spatial « Terre », les jeux auxquels nous pouvons prétendre sont dits « somme zéro » : les gains des uns sont constitués des pertes des autres. Cela ne se passe pas immédiatement, juste à côté de nous, aussi les illusions de croissance sans limite résultant d'un développement qu'il conviendrait de généraliser ont-elles la vie dure.

Il nous faut sans plus attendre apprendre à être économe d'à peu près tout... car tout en entrant en sous-développement de façon progressive mais avérée, depuis que le capitalisme nous a relégués en périphérie du centre de l'économie mondiale, nous en restons à un mode de vie qui demanderait près de trois Terres pour être généralisé. Revenir à une empreinte écologique de « UN » (c'est à dire une Terre) ne va pas se faire sans

grincements de dents ! Nous ne disposons pas de « réserve » et seule l'exploitation du reste du monde à notre bénéfice a conduit à notre apparente réussite... non généralisable dans le contexte de jeu somme zéro. Le choix existe entre : soit nous adapter de façon consciente et volontariste à la solidarité planétaire, qui implique de baisser nos consommations en éliminant tout gaspillage et sans doute au delà ; soit laisser les choses se faire au travers de catastrophes et de conflits qui assureront les régulations que nous nous refusons à mettre en place.

La Vie sur Terre n'a pas besoin de nous pour se renouveler, elle s'est débrouillée sans le rameau humain pendant des milliards d'années. Quel sera notre bilan ? Serons-nous la seule espèce à avoir assuré son auto-destruction ? Quelle étrange contribution pour ceux qui se sont crus les rois de la création et quelle responsabilité pour nous de n'avoir à transmettre aux générations futures que cette fin de course folle.

Comment se résoudre à ce qu'une absence de prise de conscience collective encore capable de conduire à une conversion massive au strict respect d'une empreinte écologique moyenne, supportable et équitablement répartie, nous condamne au cycle de la lentille d'eau ? Une petite trappe de sortie positive existe, même si elle aura bien du mal à s'imposer dans nos sociétés où prévaut l'individualisme forcené. Elle réside dans la solidarité. Mais qui aura donc le courage de mêler, sans espérer de « profit individuel », l'indispensable levain à la pâte « humanité » ?

Finitude et le cycle de la lentille d'eau ?

La croissance de cette petite plante invasive semble être la meilleure illustration des cycles qui, de périodes de crise en périodes de croissance, émaillent les turbulences de notre capitalisme aujourd'hui mondialisé. Sur une mare donnée, l'expansion de cette petite lentille d'eau va conduire à la couverture intégrale de la mare. Sans prélèvement régulateur, les succès de sa croissance et de son développement conduisent à la crise, concrètement au pourrissement de la mare et à la destruction de ce milieu. Mais avec le temps et une modification de la donne : arrivée d'eau supplémentaire, prélèvement ou destructions d'éléments donnant une marge suffisante, le processus d'expansion va apparaître à nouveau à partir des « rescapés » et c'est le cycle qui reprend... pour conduire à une nouvelle crise !

Claude Barbay

Directoire du Réseau Eau
de France Nature Environnement (FNE)
Intervenant aux Journées d'été 2008 de Parvis

¹ Voir article précédent.

² Le dioxyde d'azote est un composé chimique de formule NO₂. Il s'agit d'un gaz brun-rouge toxique suffocant à l'odeur âcre et piquante caractéristique.

La bêche, l'arrosoir et l'eau

Le jardin, « microcosme, reflet du vaste monde ».

Un peu d'histoire d'abord puis une incursion dans nos jardins d'aujourd'hui appelés, pour le plus grand bénéfice de la Terre, à devenir tous des jardins « durables ».

Relation d'un technicien de l'eau. Avant d'arriver aux robinets de chez nous, l'eau subit, pour être potable, des traitements plus ou moins longs et coûteux et sa gestion mobilise de nombreux professionnels.

La bêche et l'arrosoir

Le jardin est un reflet du monde et le lieu privilégié où prennent forme nos aspirations à rendre ce monde meilleur. En 2012, on peut y voir un laboratoire du développement durable.

Le jardin a toujours été un microcosme, reflet du vaste monde à l'échelle de la parcelle individuelle. Le jardinier médiéval y voyait un espace sacré, souvenir de l'Eden, dessiné selon la symbolique du quatre, celle de la perfection : quatre saisons, quatre éléments – eau, terre, air, feu –, quatre évangiles... Les quatre carrés sont séparés par des allées, et un point d'eau trône au croisement.

Au siècle des Lumières, le jardin est devenu un lieu de progrès incorporant les plantes venues des cinq continents récemment explorés.

Au XX^e siècle, il a développé dans son espace les applications de la génétique et de la chimie du pétrole sous forme de variétés hybrides, de pesticides de synthèse, de plastiques...

Les jardiniers du XXI^e siècle mettent aussi dans leur petit paradis personnel leur vision du monde : jardin prolongement de la maison à l'extérieur pour la convivialité, jardin décor, jardin vivrier, ou encore jardin écosystème... Tous ont en commun qu'on y retrouve les enjeux de notre époque. Même si ce n'est pas voulu, on peut dire que le jardin est devenu un laboratoire pour un développement de l'homme qui serait plus soutenable (on dit aussi « durable »).

« Une économie de cosmonaute »

En quoi la bêche et l'arrosoir peuvent-ils éventuellement nous aider à résoudre les problèmes qui se posent à l'humanité ? Cela n'a rien d'évident : la couche d'ozone, la faim dans le monde, la fonte

des calottes polaires, la disparition annoncée des grands singes ont peu à voir a priori avec nos semis de radis ou la bonne recette du compost. Voire !

Mettre le pied dans son jardin, c'est mettre le pied sur la planète. Quelle révélation !! Eh oui, quand Neil Armstrong a fait, voici quarante-trois ans, sur la lune, ce fameux « *petit pas pour l'homme* », il ne pensait peut-être pas à quel point c'était « *un grand pas pour l'humanité* », selon ses propos bien connus. La célèbre photo de la Nasa montrant la Terre vue de l'espace a changé notre vision : notre planète est à peine plus grande qu'un jardin ! Par voie de conséquence, ce qu'on peut en tirer comme moyens de subsistance est très, très limité. Pour continuer dans la métaphore spatiale, Gérard Bertolini, ancien directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'économie du recyclage, explique qu'il nous faut passer d'une « *économie de cow-boy* » à une « *économie de cosmonaute* » : « *L'économie de cow-boy correspond à l'époque où l'on a mis les déchets loin des villes, dans des décharges géantes de plus en plus éloignées, vers le Far-West, dirait-on aux États-Unis, vers des régions moins développées qui suivent les pentes économiques et sociales. Le passage à l'économie de cosmonaute, cela veut dire que dans le cadre de vols de longue durée, il faut minimiser les quantités embarquées et*

vivre avec, dans un environnement réduit. L'économie de cosmonaute est une économie en boucle fermée. »

Tout nous pousse au bio

Et voilà que notre jardin prend un sens supplémentaire, en plus de contribuer à notre bonheur individuel, ce qui, déjà, n'est pas mince. Et c'est du concret de jardinier ! Voulez-vous des exemples ?

Le climat ! Nous baignons dedans lorsque nous trimons dans notre lopin. Gel, chaleur, intempéries, nous faisons avec tout ça. Les repères climatiques qui se brouillent, nous connaissons. Dans certaines zones – la Haute-Normandie, par exemple –, la végétation a pris un mois d'avance en trente ans, au printemps, du fait du réchauffement du climat. Nous, et surtout nos enfants, allons apprendre à

*La pollution
d'un jardinier
est plus forte
que celle d'un
agriculteur...*

adapter nos plantations. À préférer le chêne et le châtaignier au hêtre ou au pin sylvestre pour cause de meilleure adaptation aux températures plus élevées. À découvrir la figue, le kiwi, la pêche là où il est de tradition de produire surtout des pommes et des poires.

La pollution globale peut, si nous n'y prenons pas garde, prendre naissance dans les plates-bandes. Il est de notoriété publique que, rapportée au mètre carré cultivé, la pollution occasionnée par un jardinier est plus forte que celle d'un agriculteur. Les résidus de

nitrate et d'herbicides dans l'eau des nappes souterraines proviennent aussi de chez nous, même si la contribution agricole reste bien plus forte dans l'absolu. D'où l'importance de jardiner bio. Tout, maintenant, nous y pousse, et c'est heureux : la presse jardin, les livres de jardinage, les rayons de produits des jardinerie, la réglementation...

En bon père de famille

Cette chose bizarre qu'est la biodiversité – le mot n'est pas dans le dictionnaire – est inscrite de toute éternité dans l'univers du jardin : comment, en effet, jardiner sans vers de terre, abeilles, tomates ou laitues de telle ou telle variété, coccinelles, champignons microscopiques... ? Au jardin, nous apprenons peu à peu à la connaître, à la valoriser, à la protéger. Nous créons des paysages, et ça aussi c'est de la biodiversité.

L'eau est la ressource par excellence. Vitale, fragile, comptée... Si nous la gérons « en bon père de famille », nous ferons de même avec toutes les autres ressources de cette planète. Nous ne sommes pas partis pour... Mais nous savons le faire au jardin. L'eau de pluie, l'arrosoir ou le jet d'eau du robinet à plein régime, nous connaissons les termes de l'alternative. À nous de choisir.

Faire société

Un jardin coûte, mais il produit aussi. Il n'échappe pas aux nécessités économiques qui s'imposent à l'humanité : produire, consommer, échanger... Un potager, un verger permettent tout simplement de se nourrir, notamment dans

les situations difficiles. On l'a vu durant les guerres et les crises économiques. N'oublions pas que l'économie est une des composantes d'un développement durable, les deux autres étant l'environnement et le social. Le social, au jardin ? L'activité physique déployée, modérée, au grand air, à base de mouvements, profitables paraît-il, aux articulations, est source de santé. Le jardinage est donc bon pour la société et la comptabilité publique. Nous n'oublierons pas d'ajouter à la colonne bénéfiques du bilan la création de lien social. Nos collectivités en ont pris conscience, et intègrent le jardinage familial dans leurs politiques. Tout le monde, jardinier ou pas, aime le jardinage. Cela fait du jardin un lieu d'échanges entre individus et populations de toutes origines, entre générations. Chacun arrive avec ses recettes, ses plantes, ses savoir-faire, ses compétences ou ses handicaps... Il n'en faut pas plus pour faire société.

Jean-Paul Thorez

Directeur Adjoint à l'Agence Régionale
de l'Environnement de Haute Normandie (AREHN)

Intervenant aux Journées d'été 2008

Parmi ses nombreux livres sur le jardinage :

Plantes, compagnes au potager bio : le guide des cultures associées

Le guide du jardin bio : potager, verger, ornement

Le guide malin de l'eau au jardin : écologie et économie

L'eau potable

Si l'eau recouvre 72% de la surface de la Terre, 97,5% est salée. Les 2,5% restants sont de l'eau douce loin d'être utilisable en totalité par les hommes. L'eau douce est très inégalement répartie dans l'espace et dans le temps : il n'existe aucune correspondance entre densité de population et disponibilité des ressources, zones désertiques arides, périodes de sécheresse ou de moussons etc. L'eau douce liquide dont les hommes pourraient théoriquement disposer pour satisfaire leurs besoins ne représente que 0,3% de l'eau de notre planète mais on ne peut globaliser cette donnée comme si l'eau pouvait circuler des sites où elle existe en abondance vers ceux où elle fait défaut.

L'eau douce disponible n'est pas toujours potable. Elle est souvent polluée par les activités humaines, agricoles, industrielles, et même parfois naturellement. Or l'eau est un produit alimentaire qui, s'il n'offre pas toutes les garanties, fait courir de graves risques d'intoxication et de maladies aux populations. Le manque d'accès à l'eau potable est aujourd'hui la première cause de mortalité dans le monde et cela concerne à ce jour plus d'un milliard de personnes.

Quelques chiffres :

- la consommation d'eau par habitant et par jour se situe environ à 500 litres

aux États-Unis et au Canada, 260 litres au Danemark, 150 litres en France et 68 litres au Burkina-Faso.

En France, l'eau est utilisée à 70% par l'agriculture (arrosage, irrigation), à 20% par l'industrie (*process*, refroidissement...) et à 10% seulement pour les usages domestiques.

Dans les 150 litres quotidiens par habitant des usages domestiques, 1% sont les eaux de boisson, 40% sont utilisés pour la toilette, 20% pour les lavages du linge et la vaisselle, 6% pour la préparation des repas et 6% pour les usages domestiques divers.

Ces généralités et chiffres « de base » donnent une idée de l'importance de l'eau potable dans notre vie quotidienne.

L'eau potable en France.

Qualité et traitement

La distribution publique d'eau potable est assurée depuis de nombreuses décennies pratiquement partout en France. Toutefois, contrairement à l'électricité qui peut se transporter aisément et sur de longues distances, l'eau potable se transporte beaucoup plus difficilement et sur des distances limitées, du fait d'une part des coûts énergétiques que cela engendrerait, mais aussi à cause de l'altération de la qualité de l'eau dans les

canalisations de transport et les réservoirs de stockage. L'eau potable doit donc être produite relativement proche de son lieu de consommation : ainsi, en fonction des ressources locales, des quantités et de la qualité disponibles ainsi que des volumes demandés par la population à desservir, elle peut provenir des eaux de surface (rivières, fleuves, lacs), des eaux souterraines (nappes phréatiques) et, dans quelques cas particuliers, de la mer.

La qualité de l'eau prélevée dans le milieu naturel est donc très variable : l'eau de la Seine alimentant pour partie la région parisienne n'est pas comparable au torrent de montagne capté pour alimenter un village alpin.

Or l'eau potable est le produit alimentaire le plus surveillé ; elle doit répondre à des normes strictes de qualité : normes physiques (température, couleur,...), chimiques (pH, teneur en calcium, sodium, magnésium, nitrates, pesticides etc.) et bactériologiques (absence de microorganismes pathogènes types notamment). Au total, 53 paramètres analytiques sont contrôlés tant par les producteurs que par les organismes gouvernementaux. Pour être exact, il faut préciser qu'elle est plus suivie pour les grandes unités de distribution, moins ailleurs.

Ainsi, compte tenu de la qualité de l'eau « brute » de la ressource, il convient de lui apporter un traitement adapté qui permettra de lui conférer les caractéristiques demandées à une eau potable, et ceci 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Ces traitements peuvent être simples

pour des eaux brutes de bonne qualité mais très complexes si la ressource est de qualité plus médiocre :

- la désinfection. C'est le traitement minimum permettant d'assurer l'absence de microorganismes dans l'eau distribuée. Elle est réalisée avec du chlore, de la Javel par exemple, des produits désinfectants suffisamment rémanents pour conserver une bonne désinfection tout au long du réseau de distribution ;

- la filtration « naturelle » sur lit de sable, utilisée seulement pour de petites collectivités et une eau peu polluée ;

- la décantation. Amenée dans de grands bassins de tranquillisation, l'eau abandonne les matières en suspension qu'elle contenait (terre, sable...). Cette décantation peut être accélérée par l'ajout de produits chimiques qui agglomèrent ces matières en suspension et facilitent leur dépôt ;

- la filtration. Elle suit généralement la décantation pour parfaire l'élimination des matières en suspension. Elle peut être réalisée sur des filtres à sable, ou par des techniques plus modernes et plus efficaces, à travers des membranes poreuses très fines qui peuvent retenir, pour certaines, jusqu'aux microorganismes (micro, ultra ou nanofiltration, osmose inverse).

Ces traitements « de base » peuvent être complétés par des traitements spécifiques dans les cas où la ressource contient des polluants particuliers comme les nitrates ou les pesticides. Ces traitements deviennent alors relativement complexes et coûteux tant en investissement qu'en exploitation.

Une désinfection finale est assurée quel que soit le traitement préalable : l'eau doit être potable quelques heures à quelques jours après qu'elle ait été amenée à passer dans les réservoirs et canalisations de distribution.

On peut alors considérer que l'eau potable produite en France est de très bonne qualité et si, parfois, elle peut avoir une odeur de chlore un peu désagréable, elle répond à toutes les normes de qualité demandées.

La distribution

L'eau qui a ainsi été produite dans une unité de production doit alors être distribuée dans tous les foyers de la collectivité. Comme pour les icebergs, c'est la partie généralement non visible mais la plus lourde en investissement. Globalement, un réseau de distribution se compose ainsi :

- le pompage dans la ressource naturelle (rivière, nappe,...) ;
- une conduite d'alimentation en eau brute vers l'usine de production ;
- l'unité de production d'eau traitée ;
- un réservoir de stockage initial permettant de lisser la production par rapport aux pics de consommation (maxi entre 11h et 14h, de 19h à 21h en général, mini vers 3h-5h) ;
- un réseau principal de distribution enterré, comprenant des canalisations de 100 à 1000 mm de diamètre, voire plus pour les grosses agglomérations ;
- un réseau secondaire de canalisations de plus petit diamètre passant dans toutes les rues, permettant d'alimenter les habitations ;

- sur ce réseau secondaire sont raccordés les branchements particuliers où chacun peut avoir, en ouvrant ses robinets, une eau potable 24h sur 24 et 7 jours sur 7.

Tout ce réseau est équipé de vannes et de nombreux équipements permettant de réguler la pression, le débit, voire la qualité de l'eau (il convient de ne pas oublier les différents réservoirs « en route », les pompes intermédiaires, les équipements d'incendie, bouches d'arrosage etc.).

On peut alors comprendre la complexité de l'exploitation d'un tel réseau qui peut avoir plusieurs centaines de kilomètres de longueur, des milliers de branchements particuliers, de très nombreux équipements divers et complexes, d'autant que la plupart de ces conduites et équipements sont enterrés et non directement visitables.

L'exploitation de la distribution publique d'eau potable

La description précédente – sommaire – d'un réseau d'eau potable montre bien la complexité du métier. Toutefois, à cette partie technique de l'exploitation (conduite de l'unité de traitement, entretien des pompes, des équipements électriques et de réseau, des automatismes, analyses etc.), il manque les éléments annexes mais tout aussi importants comme :

- la relation clients. Relevé des index des compteurs, facturation, recouvrement, y compris la fonction sociale de la fourniture d'eau ;
- les fonctions administratives, juridiques, de gestion du personnel ;

– le contrôle qualité, tant du point de vue qualité de l'eau (analyseurs, laboratoire, systèmes d'alarme) que du point de vue du fonctionnement général du service ;

– l'entretien et le renouvellement des installations et notamment des canalisations enterrées dont la durée de vie varie de 50 à 150 ans selon le matériau, le sol de pose, la qualité de l'eau et même du type de circulation en surface (poids lourds, courants électriques « vagabonds » des tramways ou lignes SNCF...);

– la recherche. Nécessaire pour faire évoluer les traitements et équipements en vue de leur adéquation aux exigences et contraintes toujours plus importantes.

Si l'on ajoute que l'eau de bonne qualité doit être distribuée partout et sans discontinuité, on voit que les « métiers de l'eau » sont multiples et complexes : hydrogéologues, chimistes, électromécaniciens, électriciens, automaticiens, laborantins, canaliseurs, plombiers, administratifs, spécialistes des relations clients, comptables, juristes etc.



Photo Annie Barbav

Conclusion

L'eau, comme toutes les ressources naturelles, est inégalement répartie dans le monde. Et pourtant elle est indispensable à la vie. En outre, elle doit être de bonne qualité de manière à ne pas mettre cette vie-même en péril. On ne répétera jamais assez que c'est un bien rare et précieux qu'il faut préserver et économiser du mieux possible. Comme l'a écrit Dostoïevski, « *chacun est responsable de tout devant tous* ».

Christian Morel-Maréchal

Ancien directeur technique
de Veolia-Eau-Normandie

Vastes problèmes et déontologie personnelle

L'article qui suit est une mine d'informations sur la terre et sur l'eau ; certaines ont de quoi inquiéter.

Ainsi l'affirmation que les limites de notre planète en terres agricoles et en eau seront bientôt atteintes. L'auteur nous projette dans la décennie à venir et termine par la question : que faire ?

La sobriété heureuse est une des réponses possibles à cette question, elle n'exclut pas, bien au contraire, les autres réponses suggérées dans le précédent article.

Usage et usure des sols

Une prise de conscience récente

On a longtemps pensé que les capacités de notre planète à nourrir convenablement toute sa population et à lui procurer les matières premières nécessaires à son existence n'avaient pas de limites physiques, ou qu'à tout le moins ce serait le problème qui se poserait à des générations loin dans le futur, aidées en cela par les inéluctables progrès techniques qui ne manqueraient pas de surgir entre-temps.

Comme on le sait maintenant à coup sûr, il n'en est rien. C'est nous qui découvrons, alors que le temps presse, que les limites de notre planète à produire des terres agricoles et à fournir l'eau nécessaire à ces terres vont être atteintes prochainement. Plus inquiétant, une personnalité comme Jacques Blamont, membre de

l'Académie des Sciences et ancien directeur scientifique du Centre National d'Études Spatiales (CNES), estime que « toute progression de la technique entraînera l'amplification de la consommation », donc des pénuries et des conflits. On serait donc en train d'entrer dans une spirale infernale, amorce d'une catastrophe du genre humain.

Notre planète

Dans l'univers, la Terre semble bénéficier d'une situation favorable unique. Là où l'eau se trouve sur d'autres planètes sous forme de vapeur ou sous forme de glace, nous avons à notre disposition une planète dont les températures sont presque toujours comprises entre 0 et 100°C, c'est-à-dire que nous disposons d'eau sous forme liquide. Mieux encore,

la roche qui constitue la croûte subit de ce fait l'action de l'eau (gel, dégel, érosion), ainsi d'ailleurs que l'action de l'air (oxygène, gaz carbonique). La roche subit en conséquence des désagréments propices à la croissance de végétaux, rudimentaires au départ comme les algues microscopiques, puis de plus en plus complexes, les débris des végétaux morts favorisant à leur tour le développement de leurs successeurs. Ce substrat engendre la prolifération des microbes qui concourent à le rendre fertile, puis des vers etc. Au terme de plusieurs milliers d'années, la roche est sur quelques décimètres d'épaisseur l'humus qui, avec les particules inertes d'argile, constitue la terre arable. Il est symptomatique que l'on désigne par le même mot « terre » le sol que l'on laboure, la boule de glaise que l'on pétrit et la planète elle-même sur laquelle nous vivons.

La Terre est la seule planète qui ait un sol, et toute la vie, y compris nous-mêmes, provient de ce sol.

La situation actuelle

Les terres agricoles

Pendant des millénaires, la faible population humaine s'est accommodée de la chasse et de la cueillette pour subsister. Ce sont les premières civilisations agricoles, il y a 8000 ans, qui ont à la fois permis de nourrir une population plus nombreuse et introduit, si l'on ose dire, l'érosion, conséquence d'une domestication mal contrôlée. En ruinant ainsi la terre par de mauvaises pratiques, l'agriculteur a provoqué les premières famines.

Au fil des siècles, l'homme a pris conscience qu'il ne fallait demander à la terre que ce qu'elle pouvait fournir sans l'user. De longues périodes de stabilité ont existé dans les civilisations quand on a pu vivre en bonne intelligence avec le sol.

Comme le racontent les microbiologistes des sols Lydia et Claude Bourguignon, les sols des pays méditerranéens ont été progressivement épuisés par la culture du blé mal maîtrisée, ce qui a conduit à les consacrer à des céréales moins difficiles, comme le seigle, puis aux arbres fruitiers (amandiers et oliviers) encore moins exigeants, jusqu'à la vigne, étape ultime que l'on atteint quand le sol ne peut plus rien porter.

Dans le même registre, certains pensent que la disparition de la civilisation de l'Île de Pâques a pour cause une utilisation abusive des forêts pour le chauffage et la construction.

Au XIX^e siècle, la France atteint un équilibre entre son environnement et ses besoins. C'est au tournant de ce siècle qu'apparaît la chimie qui ambitionne de révolutionner le labourage et le pastourage chers à Sully. C'est alors également que les consommations frugales de la population française, essentiellement rurale, explosent, notamment du fait d'une consommation carnée de plus en plus importante. C'est alors enfin qu'on développe des herbicides, des insecticides et des fongicides dont la vocation est de détruire respectivement la flore, les insectes et les bactéries que l'humus recèle en grandes quantités et dont la disparition conduit à la stérili-

sation progressive des terres agricoles. L'agriculteur était jusqu'à présent le protecteur naturel du sol qu'il cultivait. Désormais, le sol n'est plus sa préoccupation : il se conforme aux directives des sociétés qui lui fournissent les engrais industriels pour nourrir les plantes et les produits phytosanitaires pour les badigeonner. On préfère ignorer l'épuisement progressif des terres soumises à ces agressions chimiques tout comme la disparition de 50% des oiseaux en Europe au cours de 30 dernières années.

Nous consommons en France de l'ordre de 400 kg de céréales par habitant et par an. Il s'agit de l'ensemble des céréales, celles que nous consommons directement, sous forme de pain par exemple, ainsi que celles qui ont été nécessaires à la production de nos aliments carnés. Généralisée à toute la planète, une telle moyenne permettrait de nourrir trois milliards d'habitants, moins de 50% de la population actuelle. Heureusement, si l'on peut dire, des pays comme l'Inde se limitent à 200 kg par an, moyenne que ce pays obtient avec une alimentation à base de riz agrémentée de viande une fois par mois !

Or, malgré des mises en garde, heureusement de plus en plus écoutées, malgré l'essor récent, hélas insuffisant, d'une agriculture respectueuse de l'environnement, l'agriculture dite moderne n'a toujours en tête qu'une augmentation de sa production et de sa productivité. Maïs, soja et sorgho arrivent chaque année par millions de tonnes dans les ports européens en provenance d'Argentine et du Brésil pour nourrir nos

poulets, porcs et bovins. Les logiques financières à court terme des banques agricoles et des circuits puissants d'approvisionnement en produits alimentaires ont évacué le souci à long terme de gestion de l'environnement.

Il faut ajouter à cette dégradation des sols arables les stérilisations importantes de sols agricoles pour accueillir les extensions urbaines, les routes et autoroutes, les zones d'activités particulièrement gourmandes en sols voués ensuite à l'imperméabilisation. Le paysan traditionnel limitait au strict minimum ses besoins en surface pour se loger, lui et ses animaux et stocker sa récolte, afin de consacrer aux cultures le plus possible des faibles surfaces dont il disposait. Maintenant, l'homme urbain devenu majoritaire dans la société, totalement déconnecté des préoccupations de ses ancêtres, rêve surtout d'un pavillon séparé de celui de son voisin, sur une parcelle où il pourra cultiver à loisir un gazon bien vert. La prise de conscience de ce gâchis se fait fort heureusement depuis quelque temps et on peut espérer que les plans d'urbanisme, comme c'est le cas dans plusieurs communes, imposeront une utilisation raisonnée des sols agricoles.

Enfin, nouvelle aventure pour l'agriculture, devant la fin plus ou moins prochaine des hydrocarbures extraits de la terre, « on » lui demande de participer à l'élaboration de biocarburants en y consacrant des surfaces importantes. C'est d'ores et déjà le cas aux États-Unis où environ la moitié du maïs sert à fabriquer de l'éthanol, ce qui a entraîné

**Quantités d'eau nécessaires à la production alimentaire
(valeurs moyennes en litres par kg pour produire la nourriture)**

Produits végétaux	<i>Besoins en eau litres/kg</i>	Produits animaux	<i>Besoins en eau litres/kg</i>
Huile végétale	5 000	Bœuf	13 000
Riz	1 500 à 2 000	Volailles	4 100
Blé	1 000	Œufs	2 700
Vin	1 000	Lait	800
Maïs	700		
Agrumes	400		
Produits maraîchers	200 à 400		
Pommes de terre	100		

il y a quelques années une montée des prix de la graine, déclenchant des émeutes dans le pays voisin, le Mexique, où le maïs est la nourriture de base de la majorité de la population.

L'eau

Si l'on se place maintenant du côté de l'usage de l'eau, on doit au préalable faire la distinction entre eau consommée et eau prélevée. Le plus souvent, l'eau prélevée pour les besoins domestiques, les usines hydroélectriques, les industries, est rejetée en majeure partie dans le milieu naturel, à l'exception d'une faible part qui s'évapore, de l'ordre de 10%. En revanche, l'eau prélevée pour l'irrigation est véritablement consommée pour l'essentiel car elle est ensuite transpirée par la végétation, à hauteur de 70%. Il en est de même pour l'eau

de l'agriculture pluviale qui est entièrement évaporée. Il en résulte que l'agriculture, qui prélève globalement 66% du total des prélèvements, est encore plus en tête du classement pour la consommation : 96% de l'eau consommée est à usage agricole, soit 4% pour les autres consommations, dont l'eau potable. Ce résultat peut sembler paradoxal parce que l'on est plus facilement frappé par des scènes de manques d'eau potable que par des sécheresses affectant les récoltes. La généralisation de l'eau potable pour tous est un objectif que l'on pourrait atteindre en quelques années : il suffirait d'y consacrer un effort financier ridicule par rapport aux budgets militaires de la planète. En revanche, l'augmentation des ressources en eau nécessaires à l'agriculture, donc à la survie des humains, demande des investissements

autrement plus importants. Notre vision est faussée également parce que nous habitons une région dans laquelle les sols arables et l'eau sont abondants et parce que les efforts à faire pour reconquérir la qualité des uns et de l'autre apparaissent somme toute à la portée d'un pays comme le nôtre, riche en expertise et en capacités de réalisation.

Le tableau en page précédente appelle un certain nombre de commentaires.

Le riz exige des quantités d'eau importantes. Ce qui explique que lorsque l'eau n'est pas abondante, on doit se contenter d'une seule récolte par an avec l'eau de la mousson tandis que lorsque l'on dispose d'eau en abondance, on peut faire deux, voire trois récoltes par an. Ce qui montre également l'intérêt de la recherche agronomique pour mettre au point des variétés de riz moins gourmandes en eau.

Le blé demande lui aussi beaucoup d'eau, plus que le maïs pourtant réputé pour ses besoins. Le paradoxe n'est qu'apparent : le blé a besoin d'eau pour sa croissance, c'est-à-dire sous nos climats durant l'hiver et surtout le printemps, période où la pluviométrie est favorable. Quand la croissance est achevée et jusqu'à la moisson, les besoins disparaissent. En revanche, pour le maïs, plante d'origine tropicale, les besoins liés à la croissance se situent en été, période pluvieuse en zone tropicale Nord, malheureusement période sèche en Europe. Il faut donc, en puisant dans des cours d'eau au plus bas de leur débit à cette période et à l'aide d'aspersion parfois gigantesques, fabriquer des pluies tropicales artificielles !

On constate également les 13 m³ d'eau nécessaires à l'obtention d'un kilo de bœuf, soit 13 fois plus que pour 1 kg de blé. Quant aux produits maraîchers et aux pommes de terre, ils apparaissent comme peu gourmands en eau, surtout comparés aux produits carnés.

Comme on le sait, l'eau est très mal répartie sur la planète, à la fois géographiquement (régions humides, régions sèches) et dans le temps (inondations, sécheresses). Partout où il s'est installé, l'homme a cherché à s'assurer prioritairement la disponibilité de l'eau pour ses besoins. Les civilisations sont véritablement nées de la présence d'eau en abondance : le Nil en Égypte, le Tigre et l'Euphrate au Moyen-Orient. Quelques milliers d'années plus tard, l'Égypte, même après la réalisation du barrage d'Assouan, sait que sa ressource historique est menacée par les besoins des pays en amont, le Soudan et surtout l'Éthiopie. L'Irak et la Syrie sont de leur côté confrontés aux immenses investissements en barrages que fait la Turquie pour mettre en valeur sa région sud-est. Quant à l'ex-URSS qui avait jugé bon de détourner deux grands fleuves de l'Asie Centrale, l'Amou Daria et le Syr Daria pour produire notamment du coton dans les steppes de l'Asie centrale, ses successeurs doivent faire face aux conséquences néfastes de ces investissements gigantesques : disparition presque totale de la mer d'Aral où aboutissent ces fleuves, pollution, disparition des poissons.

Plusieurs pays puisent délibérément dans leurs eaux souterraines à un ryth-

me très supérieur à celui de leur reconstitution. Aux États-Unis par exemple, en Arizona, on pompe plus de 400 millions de m³ par an alors que les nappes ne se rechargent qu'à raison de 200 millions de m³ ; dans les Hautes Plaines du pays, on a désormais consommé 20% de la réserve. Les prélèvements excessifs dans la région de Madras en Inde ont eu pour effet la salinisation des nappes par l'eau de mer jusqu'à 10 km de la côte. Plus près de nous, et nous en sommes bon gré malgré les acteurs, la région sud-est de l'Espagne s'est convertie à l'agrumiculture et au maraîchage intensif pour devenir le premier fournisseur de l'Europe en la matière. Les nappes des vallées étaient, jusqu'à il y a peu, sollicitées par des prélèvements inférieurs aux apports des cours d'eau. Maintenant les prélèvements dépassent de très loin les apports. On va donc lucidement vers la ruine de l'agriculture de cette région.

Les décennies à venir

Si l'on se place aux alentours de 2050, l'hypothèse communément admise est celle d'une population de 9 milliards

d'habitants. Les prévisions climatiques sont généralement assez pessimistes, l'augmentation inexorable, dans la situation géopolitique actuelle, du taux de gaz carbonique dans l'atmosphère conduisant à des dérèglements climatiques certains, même si leur localisation et leur importance sont difficiles à apprécier. L'amélioration prévisible et souhaitable de l'alimentation des terriens sous-alimentés actuellement amène à comparer les ressources dont nous disposerons alors en terres arables et en eau aux besoins en denrées alimentaires qu'il faudra produire. Même si de telles extrapolations sont hasardeuses, on aboutit à un résultat très inquiétant. Notre planète aura toutes les peines du monde à nourrir ses enfants. En matière d'eau, les besoins

*Plusieurs pays
peuvent
délibérément
dans leurs eaux
souterraines
à un rythme
très supérieur
à celui de leur
reconstitution.*

physiologiques étant assurés sans problème, les besoins pour l'agriculture devraient pouvoir l'être aussi. Il y a des contraintes à cela. Notre planète n'aura jamais assez d'eau pour nourrir neuf milliards d'êtres humains qui consommeraient de la viande au rythme actuel des habitants des pays riches, sans par-

ler du fait qu'une surconsommation en calories conduit à l'obésité : il s'agit donc également d'un problème grandissant de santé publique.

Ce sont les terres agricoles qui risquent de faire défaut. Certains pays l'ont compris, qui cherchent d'ores et déjà à se procurer des terres arables dans des pays étrangers afin d'assurer la production alimentaire actuelle et surtout future de leur population (Corée du Sud, Chine, monarchies du Moyen-Orient). Il faudra limiter la production des biocarburants qui utilisent des terres agricoles au détriment des productions alimentaires. Qui arbitrera entre l'un ou l'autre ? Le marché comme on dit ou une instance internationale ?

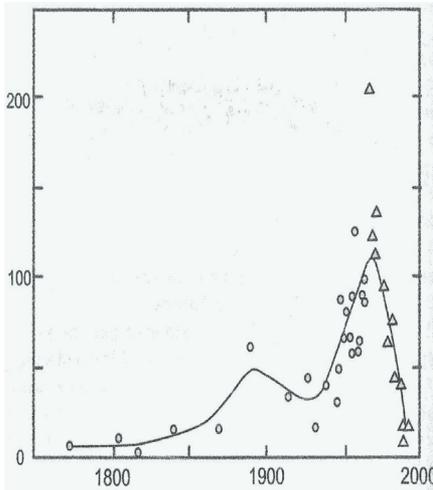
Il faudra limiter l'utilisation pour l'agriculture des surfaces protégées, ce que l'on appelle les écosystèmes, qui représentent 2,5 milliards d'hectares actuellement. Les scénarios actuels prévoient qu'il faudra les utiliser en partie pour la production alimentaire, ce qui les ramènerait à 1,6 milliards d'hectares, et 1 milliard d'hectares si on consacrait 600 millions d'hectares à la production de biocarburants, ce qui ne couvrirait en fait qu'un faible pourcentage des besoins énergétiques à cette échéance. Des défrichements gigantesques sont déjà en cours : en Amazonie, à Sumatra, pour des productions de biocarburants ou d'oléagineux. La poursuite inexorable de ces défrichements peut, à juste titre, nous faire frémir.

Une activité humaine nouvelle surgit en ce moment : le recours aux huiles et au gaz de schistes. Cela risque de réduire à

néant les décisions sages qui sont prises depuis quelque temps en faveur des énergies renouvelables respectueuses de l'environnement. On espérait que ces dernières seraient rapidement compétitives devant les hydrocarbures en début d'extinction et donc condamnés à un renchérissement. Or, les gaz de schistes remettent en question ce scénario. Si certains pays, notamment européens, ont renoncé jusqu'à ce jour à les utiliser, à cause principalement de leurs effets destructeurs sur l'environnement, d'autres nations comme les États-Unis et le Canada y recourent délibérément. Pour les États-Unis, il s'agit de profiter de cette nouvelle ressource énergétique pour retrouver dans ce domaine une autonomie perdue depuis quelques décennies. Il y a là sans doute une justification à leur faible implication au récent Congrès de Rio. Quant au Canada, il a déjà manifesté sa position en se retirant en décembre dernier du Protocole de Kyoto.

Cette nouvelle donne bouleverse les hypothèses qui misaient sur un début de sagesse des États. Va-t-on recommencer un cycle de prélèvements destructeurs de l'environnement et de la biodiversité avec une énergie à nouveau bon marché ? Quelles en seront les conséquences, à priori défavorables pour le climat, donc pour les potentialités agronomiques des terres arables ?

Nous savions qu'on entrerait dans une période difficile avec des choix cruciaux à faire. L'avenir devient plus compliqué à appréhender. Les États se rétractent sur leurs intérêts immédiats, les nantis ne voient pas au nom de quoi ils devraient



Variation au cours du temps de la teneur en plomb des glaces du Groënland

diminuer leur niveau alimentaire, voire leurs gaspillages, les classes moyennes qui émergent dans les pays en développement rapide ne rêvent que de goûter à leur tour aux modes de vie des pays très développés et n'admettraient pas qu'ils ne puissent plus y accéder.

Comment s'en sortir ?

Quel mécanisme international pourra nous ramener à la raison ? Pourra-t-on limiter les défrichements et maintenir la biodiversité que nous nous arrogeons le droit de faire disparaître alors que nous en faisons partie ? Va-t-on répéter, à l'échelle de la planète cette fois, la catastrophe qui a vu la disparition de l'espèce humaine sur l'île de Pâques ? Une fraction de l'humanité va-t-elle envisager la disparition d'une autre fraction au prétexte qu'il n'y a plus assez de terres pour tout le monde ?

Les hommes ont pu, dans certaines conditions, s'organiser pour mettre fin à une pollution mondiale. Le graphique ci-contre concerne l'évolution d'une substance entre 1800 et nos jours. On voit sur le graphique qu'elle a crû rapidement jusqu'en 1970, date à partir de laquelle elle a décréu encore plus rapidement jusqu'à disparaître pratiquement. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit du plomb que l'on mesure dans les neiges et les glaces du Groënland. Ce plomb provenait essentiellement des carburants additionnés de plomb durant de longues années. Sous la pression des écologistes, l'essence sans plomb s'est imposée et la diminution du plomb dans l'air a été immédiate.

Même si l'on doit se réjouir d'un tel exemple, il est certain que le succès de la disparition de la pollution au plomb ne peut se répéter aussi facilement quand il s'agit de toutes les terres arables.

Que pouvons-nous faire ?

À notre niveau individuel, il faut adopter une vie plus frugale, s'informer de la provenance proche ou lointaine des aliments que nous achetons, de la manière dont ils sont produits et commercialisés. Faire des choix en conséquence, expliquer autour de nous les raisons de nos choix quand l'occasion se présente, surtout auprès des jeunes qui sont les plus réceptifs à ces problèmes et donc les plus aptes à généraliser des pratiques plus vertueuses, militer quand c'est possible dans les associations qui font prendre conscience des dangers écologiques qui nous menacent. En définitive, donner l'alerte aussi souvent que possible.

Au niveau collectif, il faut participer aux activités citoyennes sous toutes les formes possibles, non pas en jérémiades, mais en actions collectives. Il faut interroger les responsables politiques en leur demandant de se fixer un horizon de développement soutenable qui dépasse la seule solution des problèmes du moment.

Le défi du nouveau millénaire, c'est celui de la réconciliation de l'homme avec sa planète, la Terre.

André Lefeuvre

de l'Association Hydraulique sans Frontières
avec l'apport d'Ahmed Aïdou
enseignant chercheur à l'Université de Rennes

Tous deux intervenants
aux Journées d'été 2011 de Parvis

Bibliographie

Jean Aubin, *Croissance infinie, la grande illusion*, La Maison d'édition, 2010

Robert Barbault et Alain Foucault, *Changement climatique et biodiversité*, Vuibert, 2010

Gilles Dostaler, Bernard Maris, *Capitalisme et instinct de mort*, Albin Michel, 2009

Claude Lorius, *Voyage au cœur de l'Anthropocène*, Actes Sud, 2011

Marcel Mazoyer, Laurence Roudart (dir.), *La fracture agricole et alimentaire mondiale. Nourrir l'humanité aujourd'hui et demain*, Universalis, 2005

Louis Malassis, *Ils vous nourriront tous les paysans du monde, si...*, Quae, 2006

Ghislain de Marsily, *L'eau, un trésor en partage*, Dunod, 2009

Jean-Claude Pierre, *Pourvu que ça dure !*, Liv'éditions, 2007

“La sobriété heureuse”

Ce que nous faisons ici et maintenant nous rétablit et nous maintient dans notre cohérence toujours menacée, dans nos solidarités toujours fragiles, dans notre lien avec tous.

La cohérence personnelle suppose une certaine harmonie entre le dire et le faire afin que la pensée ne se situe pas dans un registre et le vécu dans un autre.

La solidarité peut se vivre de multiples manières, elle peut s'exprimer, par exemple, non seulement dans les choix que nous faisons pour organiser notre vie matérielle mais dans l'esprit avec lequel nous faisons ces choix. Ainsi, si je diminue ma consommation d'eau, ça n'est pas seulement pour faire baisser ma facture d'eau et préserver l'environnement.

ronnement, c'est aussi parce que je sais combien l'eau est rare dans certaines autres régions du monde et que je me sens solidaire de l'humanité qui souffre de cette situation. À chacun, à chacune de prendre ses responsabilités en matière de consommation, entre autre en découvrant ou redécouvrant les valeurs de la sobriété.

« La sobriété heureuse ». Cette expression fut employée pour la première fois par Pierre Rabhi, reconnu mondialement pour ses propositions de techniques culturelles accessibles à tous, mais aussi écrivain et penseur qui appelle à « *l'insurrection des consciences pour féliciter ce que l'humanité a de meilleur* ». La sobriété heureuse désigne un mode de vie libéré des abus de la consommation. Or nous vivons dans un monde qui consomme l'énorme proportion des ressources planétaires.

Voici une liste non exhaustive des sens possibles à lui donner, dans le concret de notre existence.

La sobriété heureuse invite à non seulement être sobre mais heureux de l'être et donc à vivre dans une simplicité souriante.

Elle invite par exemple à :

- faire le choix de ce qui n'est pas jetable, de ce qui peut durer ;
- économiser l'eau, par exemple : préférer la douche au bain, privilégier les chasses d'eau économes en eau etc. ;
- modérer notre train de vie ;
- limiter nos déplacements par air, pratiquer le covoiturage, prendre à chaque fois que possible le train plu-

tôt que la voiture, limiter sa vitesse sur l'autoroute ;

- préférer une alimentation saine et équilibrée, ne pas manger n'importe quoi, faire soi-même sa cuisine plutôt que d'acheter constamment des produits cuisinés, prendre des repas plus « écologiques », en privilégiant les produits locaux plutôt que d'autres plus coûteux et nocifs etc.

De nombreux autres exemples pourraient être donnés dans le domaine de la santé, du logement, du chauffage et de l'équipement de la maison...

Pour résumer, disons que nous sommes conviés à nous détourner de l'obsession de posséder et de consommer, à retrouver le sens de la limite, à chercher l'authenticité du monde et des choses et cela avec le sourire parce que nous aurons trouvé là un certain bonheur de vivre.

Ce qui est sobre est sans excès, sans tape-à-l'œil, la sobriété va de pair avec la modération, avec la simplicité et même l'humilité. Inutile de se targuer de sa sobriété, d'en faire étalage. On ne peut vivre la sobriété que sobrement, vérité de La Palice !

Certes tout n'est pas possible par tous et tout de suite mais tout ce qui va dans le sens d'un meilleur environnement, d'une manière durable d'habiter la Terre mérite d'être considéré. « *Il faut se mettre, écrit P. Rabhi, dans une attitude de réceptivité, recevoir les dons et les beautés de la vie avec humilité, gratitude et jubilation.* »

A. B.

Du côté de l'Amérique latine

Transportez-vous dans le Nordeste du Brésil, où la CPT met en mouvement des millions de personnes autour de la terre et de l'eau très inégalement réparties, pour ne pas dire très injustement. Des amis brésiliens témoignent de leur engagement et de leurs luttes à haut risque pour les droits des travailleurs du monde rural. Nous savons bien que ce sont toujours les plus pauvres qui souffrent le plus des problèmes environnementaux et sociétaux.

Mais « *il y a une chose pour laquelle les distances, les langues, les couleurs de peau importent peu : c'est la reconnaissance de la justice* ».

Allez plus au sud du Brésil, au Sommet Mondial Rio+20, organisé par l'ONU en cette année 2012.

Enfin ne quittez pas l'Amérique du Sud, la Pacha Mama vous y attend.

La Commission Pastorale de la Terre

Nous vous proposons de découvrir l'expérience de la Commission Pastorale de la Terre (CPT) au Brésil. Nous avons recueilli sur place les témoignages de trois agents pastoraux : Marluce, Plácido Junior et Renata, travaillant à Recife, capitale de l'État du Pernambouc, au Nordeste. Or la terre et l'eau sont les thèmes d'année de la CPT.

Encore aujourd'hui, des femmes et des hommes meurent pour la Terre et pour l'Eau. Au Brésil, la Commission Pastorale de la Terre (CPT) fait paraître tous les ans un rapport reprenant les assassinats, les violences dont sont victimes les « peuples de la terre et de l'eau ». Fort heureusement, elle ne fait pas que cela, elle les accompagne et les soutient tout au long de l'année.

Qu'est-ce que la Commission Pastorale de la Terre au Brésil ?

Marluce Melo : La CPT est un service pour la cause des hommes et des fem-

mes pauvres de la campagne. Elle est liée à l'Église catholique et est apparue en 1975 au Brésil en pleine dictature militaire. Cette période a été marquée, dans le Nordeste, par le début du Pro-

alcool (Programme de soutien à la production d'éthanol à partir de la canne à sucre). Avec l'avancée de la monoculture de la canne à sucre, il y a eu beaucoup d'expulsions des terres. À cette époque ici dans le Nordeste, existait une Pastorale rurale qui avait comme engagement d'accompagner et de conseiller les travailleuses et travailleurs ruraux dans leurs luttes et leurs organisations telles que les conflits pour la terre, les salariés ruraux, les conflits liés aux barrages et tout le nouveau syndicalisme rural. En 1988, cette Pastorale s'est affiliée à la CPT nationale. La CPT est œcuménique depuis son origine. Un de nos défis aujourd'hui est de pouvoir continuer dans cette direction, c'est important pour nous tous.

Nos axes principaux d'action sont la terre, l'eau et la défense des droits. La CPT développe une démarche éducative en encourageant les travailleuses et travailleurs du milieu rural à être acteurs de leur vie pour la conquête de la terre et de leur bien-être. Elle porte la voix de ceux qui n'en ont pas. La CPT est venue comme une réponse à la question de l'injustice dans la répartition de la terre. C'est une question très sérieuse au Brésil parce qu'il n'y a jamais eu de réforme agraire réelle dans le pays. Plus récemment, la CPT a intégré le thème de l'eau, face au problème de sa privatisation qui s'est renforcée pendant les années 1990. L'eau est devenue une marchandise.

Concernant la défense des droits, la CPT agit en lien avec les populations rurales en lutte pour la conquête et la garantie de leurs droits. Par exemple, la

pastorale a été la première à dénoncer le fait que le travail esclave continue encore au Brésil.

Quel est votre rôle à chacun autour de la table : Marluce Melo, Plácido Junior et Renata Albuquerque ?

Plácido Junior : Dans la pratique nous faisons de tout. Avec chaque population, il y a des thèmes différents qui sont soulevés. Mais pour tous, il y a la dimension pédagogique, de la formation, de l'organisation et de la lutte pour les droits. Nous les accompagnons, nous cherchons à être avec eux : « Être voix et fois »¹. Nous travaillons aussi avec d'autres mouvements sociaux qui existent déjà, nous encourageons les liens entre les peuples et les mouvements pour construire ensemble un Brésil différent, le Brésil que nous voulons.

Marluce Melo : La CPT dénonce aussi les violations des droits légaux et légitimes des communautés (par exemple droit de travail, accès à la terre etc.). Il nous faut rendre publiques ces violations.

Renata Albuquerque : Oui, par rapport à ça, la CPT fait un grand travail pour comptabiliser les conflits agraires et les violences pendant toute l'année ; et dans chaque État elle publie un rapport annuel sur les violences en milieu rural². La CPT Nordeste est chargée d'accompagner les États du Nordeste : le Pernambouc, la Paraíba, le Rio Grande du Nord et l'Alagoas. De plus, nous réalisons des dénonciations immédiates de

chaque violation, pour la presse et pour la population en général, de façon à générer une pression sociale et de la solidarité de la part de la société.

Placido Junior : C'est un travail à contre-courant de la tendance médiatique générale et la lutte est inégale. Nous faisons donc un peu de tout ça et un peu plus... Nous travaillons aussi avec les jeunes et les femmes dans les *assentamentos* [voir ci-contre] pour qu'ils défendent leurs droits.

Dom Helder disait : « *Nous devons toujours changer pour toujours rester les mêmes* ». Ceux qui sont au pouvoir ici changent quelques petites choses pour continuer à être les maîtres du jeu. C'est ce qui s'est passé avec la soi-disant réforme agraire qu'ils disaient réaliser avec le Statut de la Terre écrit après le coup d'État militaire en 1964. Or il n'y a jamais eu de réforme agraire au Brésil.

La CPT veut être une présence auprès « des peuples de la terre et des eaux » pour stimuler et renforcer leur capacité à être acteurs de leur vie. Qui sont ces peuples ici dans le Nordeste ? Quelles sont leurs luttes ?

Placido Junior : Ils sont nombreux. Ce sont des familles de travailleurs ruraux sans terre, ce sont des communautés *quilombolas* (descendants d'esclaves marrons³) dont le territoire a été volé dans le passé. Ce sont aussi des communautés de pêcheurs artisans, qui pêchent en mer et dans la mangrove [voir p. 49], des familles *assentadas* (qui ont obtenu

Assentamentos

Ce sont des installations de travailleurs ruraux dépourvus de terre dans des exploitations expropriées par l'État, officiellement dans le cadre de la « Réforme Agraire ». En 2011, environ 22 000 familles brésiliennes ont obtenu une terre par ce biais de la part de l'État Fédéral, mais seulement 102 familles dans l'État du Pernambouc où 15 000 familles campent pour faire pression et obtenir un lopin de terre. La CPT et le Mouvement des travailleurs ruraux sans terre (MST) accompagnent ces familles avant et après l'obtention de terre.

Les familles de l'*assentamento* Nova Canãa sont accompagnées par la CPT. Elles ont obtenu ces terres en 2003 après une longue lutte faite d'affrontement avec les anciens propriétaires et avec la police militaire... Les terres expropriées l'ont été dans une région historiquement dédiée à la monoculture de la canne à sucre. Signe d'une diversification possible de la culture, agricole, la tension est pourtant encore grande entre continuer à cultiver la canne à sucre ou se mettre au service d'une exploitation voisine.

une terre par l'État), des travailleurs salariés de la canne à sucre, des familles de paysans (qui vivent depuis des décennies sur les terres, mais qui n'ont aucun document officiel), et ce sont aussi de petits agriculteurs, des familles paysannes qui subissent les impacts des grands projets de développements en cours dans l'État.

Comment s'articule l'action de la CPT pour soutenir les luttes de ces peuples de la terre et de l'eau ?

Placido Junior : Pour chaque groupe, il y a une forme spécifique d'action. Avec les salariés de la canne à sucre, nous réalisons des dénonciations pour la défense des droits du travail, toujours en collaboration avec le Syndicat. Pour les populations traditionnelles, nous cherchons à ce que la communauté obtienne la reconnaissance officielle de son droit à son territoire. Si c'est une communauté de descendants d'esclaves marrons, nous luttons pour que leurs droits à la terre soient reconnus comme le veut la loi et que leur territoire soit délimité, avec la surface qui leur revient. Pour les pêcheurs traditionnels, il y a une coordination qui se met en place à l'échelle fédérale mais il n'existe encore aucune loi. Dans les *assentamentos*, il s'agit de garantir le maintien des familles sur la terre conquise. Il y a eu la conquête de la terre comme première étape, mais reste encore à assurer l'accès à l'école, aux crédits pour financer la production, à l'eau, au soutien technique etc. Quand nous faisons des dénonciations, il faut savoir si ça a été constaté par la jus-

tice, la CPT met donc en place un appui juridique pour accompagner chaque situation. Chaque cas dénoncé demande beaucoup de travail d'accompagnement juridique, pédagogique, de formation, d'organisation.

Quels sont les espaces de l'action de la Pastorale de la Terre (société, église, pouvoir politique...)?

Placido Junior : L'espace prioritaire pour nous, ce sont les communautés paysannes, dans une relation de dialogue permanent. Notre rapport à l'État est plutôt dans la revendication pour que la loi, les droits soient respectés. Par rapport à la société en général, nous faisons un travail de communication en cherchant à réveiller la solidarité des divers secteurs de la société. Nous pouvons reprendre une phrase qui nous rappelle Dom Pedro Casaldàliga⁴ : « *La CPT est aimée par le peuple et détestée par le latifundio et tous ceux qui le défendent* ». En ce qui concerne l'Église, une partie est gênée par notre présence parce que notre option n'est pas d'être du côté de l'institution, mais du côté du peuple, au milieu du peuple. L'évêque actuel de Joao Pessoa⁵ par exemple est obligé de vivre avec la CPT dans son diocèse même s'il a donné des signes clairs de soutien aux grands propriétaires terriens.

Que veut dire la CPT quand elle dit aller vers « une terre sans maux » ?

Placido Junior : C'est une expression qui dialogue avec la vision des peuples

indigènes, avec ce qu'ils appellent le « bien vivre ». C'est tout le projet de construction du Règne de Dieu sur Terre, c'est la lutte contre tout ce qui empêche les peuples de vivre, de vivre pleinement une vie digne.



Renata Albuquerque : C'est aussi un autre modèle, une autre façon d'être sur la Terre, qui ne voient pas les biens naturels, l'homme et la femme comme des marchandises.

La CPT se réfère à la mémoire subversive de l'évangile de la vie et de l'espérance et veut suivre la pratique de Jésus.

Comment cette dimension prophétique et spirituelle est-elle présente dans le travail de la Pastorale ?

Placido Junior : Le père Tiago (qui est aussi agent pastoral de la CPT) dit que nous ne sommes pas à la hauteur de la foi du peuple. Che Guevara croyait aussi que quand les peuples d'Amérique latine prendraient conscience de leur force, de leur foi, il se ferait de grandes transformations. Notre défi est donc de savoir comment soutenir et alimenter cette foi.

Quand nous avons été menacés de mort, on voulait, au père Tiago et à moi, nous

coller des gardes du corps, mais nous avons dit : « *Nous sommes menacés de mort parce que le peuple lui-même est menacé de mort. Pourquoi garantir notre sécurité et pas celle du peuple ? Pour assurer notre sécurité, il faut résoudre le problème du peuple.* » Nous cherchons à regarder la réalité à partir de l'optique du peuple, et à annoncer le nouveau. Nous qui sommes à la base, nous ne pouvons pas nous taire. Le subversif, c'est de croire en les travailleurs. C'est dire que l'éthanol n'est bon ni pour la nature ni pour les travailleurs, alors que l'on entend partout, y compris en Europe, que c'est un carburant « vert »... Dire que la construction du complexe portuaire de Suape⁶ n'est pas bonne alors que le Gouvernement de l'État du Pernambouc la met en avant pour signifier qu'il y a un développement important localement... C'est dire que la transposition du fleuve Sao Francisco [voir encadré ci-contre] n'est pas bonne quand le gouvernement amène la population à croire que cela permettra un accès à l'eau plus facile... Comment faire pour se faire entendre quand nous disons le contraire de ce que tout le monde entend ? Quand nous savons ce qui se passe à la base, nous ne pouvons pas rester silencieux.

Quel message aimeriez-vous transmettre aux lecteurs français de ce numéro spécial de Parvis sur l'eau et la terre ?

Placido Junior : Il y a une chose pour laquelle la distance, la langue, la couleur de peau, le lieu important peu : c'est notre capacité à reconnaître l'injustice.

Entre terre ferme et mer : les mangroves menacées

Les mangroves offrent ces espaces de terre et de mer où poussent des arbres, les pieds dans l'eau, la tête dans le ciel. Ces interfaces entre mer et terre ferme sont des lieux de vie, des nourriceries irremplaçables. Mais les mangroves sont un monde mal connu et menacé car de multiples prédateurs humains attaquent leurs précieux écosystèmes.

Ainsi en est-il d'un nouveau port au Brésil : Suape qui obtient des milliers d'hectares afin d'implanter ce dont a besoin le capitalisme financier international pour développer une base dédiée à son commerce.

Ce nouveau port de Suape affiche une volonté de préservation de 45% de la mangrove concernée. Qui ose faire observer que c'est affirmer la disparition de 55% de cette dernière ? Une visite sur site permet de se rendre compte que les intérêts financiers qui y installent chantier naval, raffinerie, terminal céréalier etc. le font de la même façon qu'on le faisait chez nous dans les années 50. Ainsi les unités de raffinages comme les cuves de produits pétroliers ne comportent-elles pas d'aire de rétention étanche... Que deviendront les fonds inutilisables, les fuites et résultats d'incidents ou de fonctionnement, comme chez nous en période d'insouciance ? Ils iront polluer les nappes et tuer ces 45% de mangroves annoncées protégées.

Nous ne parlons pas seulement de justice dans le sens des Tribunaux. Quand la justice est niée, où que l'on soit, il faut réagir. Brecht parlait bien du « *pain de la justice pleine et entière* ». Si j'allais en France, je crois que j'aurais des raisons de réagir. Il faut maintenir notre capacité d'indignation et notre capacité à nous solidariser pour vivre la justice tous les jours et pleinement.

Recife, août 2012
Témoignage recueilli par Claire Barbay

¹ « *Voz e Vez* » : dans le sens de permettre leur expression, et ceci dans les occasions les plus décisives.

² *Publication de la CPT* : « *Os conflitos no campo Brasil* ».

³ *Dans l'Amérique coloniale, se disait d'un esclave fugitif.*

⁴ *Dom Pedro Casaldáliga est évêque émérite de São Felix do Araguaia (Mato Grosso) et un des fondateurs de la CPT et du CIMI (Conseil Indigéniste Missionnaire).*

⁵ *Capitale de l'État de la Paraíba au Nord de Recife.*

⁶ *Chantier pharaonique de transfert partiel des eaux du fleuve situé au Nordeste.*

La Pacha Mama

La Pacha Mama, la déesse-Terre liée à la fertilité, donne du sens au rapport que les Indiens d'Amérique du Sud entretiennent avec la terre et montre toute la richesse des liens spirituels qui les unissent à elle.

La Pacha Mama est partout fêtée dans les Andes le 3 mai. Des prières sont dites dans les églises à Santa Maria Pachamama. N'est-ce pas une preuve de syncrétisme toléré, et même encouragé par l'Église catholique ? Les rapports contemplatifs avec la Terre-Mère sont déterminants pour les communautés autochtones qui voient celle-ci comme un don du créateur appelant à la responsabilité, et non comme une marchandise à exploiter et à spolier.

Hier les Incas, aujourd'hui encore les paysans andins ne savent rien entreprendre sans rendre grâce à la Pacha Mama. Les rites qui lui sont consacrés varient selon les pays et les régions. On lui offre par exemple la *tinka*, ou « paiement à la terre » en lui versant quelques gouttes de *chicha*¹ avec le doigt du milieu. Ou bien encore, on enterre sous les fondations d'une nouvelle maison un fœtus de lama séché vendu sur tous les marchés indiens et qui remplace les sacrifices d'animaux d'hier. A. B.

¹ Boissons fermentée préparée avec du maïs.

Juin 2012

Rio+20 : un sommet vain ?

2009 : Sommet de Copenhague.

2002 : Sommet de la Terre de Johannesburg.

2000 : Sommet du Millénaire pour le Développement.

1997 : Protocole de Kyoto.

1992 : Sommet de Rio.

Depuis 20 ans, les Forums, les Conférences et les Sommets internationaux pour la planète se succèdent mais les résultats sont peu perceptibles : beaucoup de bonnes et grandes déclarations pour quelques avancées ne mettant jamais en cause l'empreinte



Bésil, Nordeste (photo Claire Barbay)

écologique excessive de ceux qui dominent le monde.

Le sommet de l'ONU sur le développement durable RIO+20, qui s'est tenu au Brésil du 20 au 22 juin de cette année, a-t-il échappé à cette spirale de l'échec, a-t-il été un sommet vain ?

Un sommet vain ?

Rio+20, la plus grande des conférences de l'ONU puisqu'elle a réuni quelque 45 000 participants, a été amplement critiquée pour son manque d'ambitions. Elle ne comporte en effet aucun accord contraignant, aucune solution concrète en termes de réformes institutionnelles, de ruptures par rapport aux modèles actuels, aucune avancée face aux défis de la mondialisation. Et contrairement à ce

qu'affirme le document final, la société civile n'a pas été invitée à participer. Des milliers de militants réunis en un Sommet des Peuples ont protesté contre ce mensonge et surtout contre l'attentisme dominant. Le président de Greenpeace International a dit de Rio+20 : « *on remet en ordre les fauteuils sur le pont du Titanic, alors qu'il est en train de sombrer* ».

Une avancée ?

Devant le feu nourri des critiques, la Présidente du Brésil, Dilma Rousseff, a affirmé que ce sommet était non seulement une avancée mais un point de départ.

Elle a souligné l'émergence dans ce sommet des pays en développement,

tandis que les pays riches, en proie à la crise économique et financière, sont restés en retrait. Elle s'est même félicitée de la participation financière accrue des entreprises privées et des partenariats avec celles-ci...

La Présidente a jugé que le texte final, approuvé par environ 190 pays et intitulé « *Le monde que nous voulons* » était un texte fondateur, constituant l'agenda du XXI^e siècle.

Force est de reconnaître que par rapport au sommet de Copenhague qui fut un cuisant échec, Rio+20 a au moins réussi à faire voter ce texte commun.

Mais il faut savoir qu'outre les États-Unis et le Japon, bien des pays d'Europe ont boudé ce rendez-vous et qu'en 20 ans, depuis le premier sommet de Rio, des pays émergents comme la Chine, la Russie, l'Inde, le Brésil ont pris les leviers des négociations.

À Rio+20 ont été privilégiées les approches « à la mode », du réchauffement climatique et de l'économie verte ; or ces approches n'assurent pas la prise en compte globale et cohérente des questions essentielles pour l'avenir de la planète et des générations futures.

Les Objectifs du Développement Durable (ODD), sur le modèle de ceux du Millénaire pour le Développement (OMD) en 2000, présentent l'économie verte comme modèle, comme « *moyen de contribuer à combler les différences technologiques entre pays développés et en développement* ». Mais la mise en

œuvre de cette économie verte, placée aux côtés de l'économie polluante et destructrice et sans perspective de la remplacer, est laissée à la discrétion de chaque pays.

En guise de conclusion

Il n'y a pas matière à se réjouir ! Pouvons-nous espérer cependant que des suites plus favorables seront données ? Un groupe de travail de 30 personnes, constitué en septembre 2012 à l'Assemblée Générale des Nations-Unies, doit faire connaître ses propositions en 2013, pour leur mise en place en 2015. Si Rio+20 est le départ d'un processus d'élaboration d'objectifs concrets qui engagent les pays signataires, un pas sera fait. Mais ne nous y trompons pas, il ne s'agira pas d'un nouveau modèle de développement, simplement d'une adaptation très à la marge du modèle libéral actuel, adaptation beaucoup trop marginale pour influencer significativement sur l'avenir du *Titanic* !

Si une confrontation entre États sur ces questions urgentes est nécessaire afin d'assurer la cohérence de ce qui est fait, le fonctionnement de ces sommets à répétition est absolument à revoir car l'avenir de la planète Terre n'est pas d'abord du côté des dirigeants mais des peuples appelés à opérer les transformations susceptibles de maintenir le *Titanic* à flot.

A. B.

Un peu de poésie

Quand Louis Bertholom, tonitruant, déclama ses poèmes telluriques, ce fut un moment inoubliable des Journées d'été de Bretagne. Le poète nous est présenté ici ainsi que quelques réflexions sur la poésie. Elle ne dit pas seulement la beauté du monde, elle s'engage pour lui.

Une petite histoire d'eau : celle d'un porteur et de ses deux pots. L'un d'eux...

Laissez-vous porter par cette évocation de la Brenne, un pays de chez nous, un pays de début du monde, façonné par des siècles d'histoire, de terre et d'eau...

Un poète nous parle de la Terre : Louis Bertholom

« *Ma terre, ma terre unique, ma poudreuse
Contient le cri de mes métamorphoses* ».

Les Harpes nomades

P ourquoi solliciter un poète pour nous parler de la Terre ? Déjà, nous avons déclamé lors d'une rencontre précédente des extraits de ses *Ronces bleues*, ces ronces, ces griffes du temps qui passe qui s'accrochent aux maisons anciennes comme la nôtre.

Louis Bertholom est un poète bardique du temps présent. Né à Fouesnant en 1955 et travaillant à Quimper, il a publié plusieurs ouvrages comme *Le Rivage du Cidre*, *Infinisterres* ou *Les Ronces bleues*. Lorsque je le joins par téléphone, je lui présente un peu anxieux notre projet. Peut-il trouver sa place au cœur d'un

programme comme celui des Journées d'été de Parvis, rythmé par des conférences, des tables rondes, des ateliers ? Louis me rassure tout de suite : « *Parler de la Terre ? Toute ma poésie parle de la glèbe, de la terre nourricière* ». De sa terre d'origine, aussi : de ces franges littorales qui sont comme à la lisière des mondes. Et puis de ces pommeraies de Fouesnant qui donnent le meilleur cidre, en hommage à son père qui le produisait. Adossé à la cheminée de granite de la grande salle, Louis saisit le micro. Sa voix profonde surprend l'assemblée et ricoche sur les pierres de schiste :

« Des quidams translucides
Se croisent, se traversent
Sur la marge du temps.

Je suis de ces pas perdus
Dans le crissement froissé du sable
À l'orée d'or pure
De l'arrogante baie d'Audierne.

Respirer les remous,
Les rumeurs du pays blanc
Qu'une alouette invisible
Chante à l'inutile.

Nudité de l'errance recommencée
Accordée aux rires désespérés des oyats
Quand les râles déchirés des vagues
Exultent aubes, crépuscules
Et l'ombre des nuages,
Absorbent, redonnent une page vierge
Déjà ponctuée de goudron.

Dans le cantique des vents
Boire la limonade des dieux
Au calice des grèves.

Nous, natifs des lisières, tourments et
marées,
Participons de la majesté
Des grandes fatigues dunaires,
De la pulsation des galets,
Des naufrages ancillaires.

Nous devons-nous à cette prégnance,
Sommes-nous ces furies océaniques
Affranchies de toute restriction ?

Dans le memento de nos gènes
Des guêpes nous piquent.

Vous, mes frères de traces,
Savez comme moi
Qu'il faut sans cesse revenir ici
Dans les rhapsodes de l'estran
Se goinfrer de lumière tant qu'il y en a,
Traîner sa paresse,
Se dissoudre dans la transparence à l'in-
fini. »

De l'estran, in *Infinisterres*.

Pourquoi faire s'exprimer un poète sur
la Terre ? Deux semaines plus tard, c'est
dans l'ouvrage de Christian Bobin, *La
lumière du monde*, que je trouve une ré-
ponse à cette question.

Dans sa poésie, Louis Bertholom fait
entièrement corps avec les éléments qui
l'entourent. C'est aussi en ce sens qu'il
faut entendre l'adjectif « bardique ». Christian Bobin défend l'idée que cette
ouverture empathique au monde est es-
sentielle. La nature n'est pas un specta-
cle, c'est une expérience. Même si elle est
effectivement indifférente, la conscience
de sa beauté est une justification, un élé-
ment de salut. Le devoir du poète, selon
Christian Bobin, est de dire et d'écrire
la beauté du monde. Il est de désencom-
brer ses yeux sur la grâce qui se présente
à portée de main. Voilà qui définit la
forme poétique de la parole écologique,
du logos de l'eko-logos.

Mais alors naît un soupçon : une pos-
ture de la contemplation peut-elle être
suffisante ? N'est-elle pas nombriliste ?
En un mot, est-elle politique ?

L'actualité immédiate nous en donne la
réponse. En ce même mois de juillet, un
troupeau de 36 sangliers a été retrouvé

Histoire d'eau d'après un conte indien

mort en baie de Saint-Brieuc, victime des émanations toxiques produites par la prolifération d'algues vertes. Face à ce genre d'événement, je suis certain que la pensée empathique d'un poète comme Louis ne peut que se scandaliser. Le Verbe poétique n'est pas un refuge, c'est un engagement dans le siècle qui délimite les frontières de l'indignation.

Bertrand Rolin
Président 2011 de l'ACB

Recueils de Louis Bertholom

Les Ronces bleues (1998), éd. Sauvages, 2012 (rééd.)

Le Rivage du cidre, Blanc Silex, 2002 (épuisé)

Infinisterres, éd. Sauvages, 2007

Amerika blues, éd. Sauvages, 2009

Histoire d'eau d'après un conte indien

Un porteur d'eau, en Inde, allait tous les jours à la source remplir deux grands pots suspendus à une perche qu'il portait sur ses épaules.

Il prenait tous les jours le même chemin pour rejoindre la maison de son maître. Or l'un de ses deux pots était fêlé et perdait la moitié de son eau, l'autre n'en perdait pas une goutte.

Après deux années de déception et de remords, le pot fêlé finit par dire à son porteur :

– *Porteur, excusez-moi, la fêlure que j'ai au côté me fait honte, elle me fait perdre la moitié de mon eau et j'ai conscience*

que c'est un grand dommage pour vous ; l'autre pot accomplit parfaitement sa mission et moi, non.

– *Ne te fais pas de souci, répondit le porteur d'eau, regarde plutôt les fleurs du chemin, tu verras, elles sont magnifiques.*

Le pot fêlé admira les fleurs, mais une fois arrivé, il se sentit à nouveau bien triste d'être à moitié vide, tandis que l'autre pot, lui, livrait fièrement l'intégralité de son contenu.

Le porteur demanda alors au pot fêlé :

– *As-tu regardé les fleurs du chemin ?*

– *Oui, je les ai trouvées belles mais, arrivé là, je suis toujours aussi triste.*



Photo Claire Barbay

– As-tu remarqué qu’il n’y a de fleurs que d’un côté du chemin, le tien ? C’est que, voyant ton problème, j’ai semé des graines seulement de ton côté et chaque jour, c’est toi qui les arroses. J’ai pu ainsi, pendant deux années, cueillir ces fleurs et décorer la maison de mon maître. »

Que dire de cette histoire ?

D’un côté de la perche, la fierté du pot en bon état qui accomplit parfaitement sa mission.

De l’autre côté, la tristesse du pot fêlé, désespéré de ne faire sa tâche qu’à moitié. Nous aurions envie de lui demander : n’y aurait-il pas moyen de te réparer ? Mais l’histoire ne parle pas de réparation.

Nous aurions aussi envie de lui conseiller : répète-toi, non pas que tu es à moitié vide

mais à moitié plein. Tu verras ça changera beaucoup de choses pour toi.

Et au milieu, la perche sur les épaules, l’astucieux porteur d’eau qui ne fait aucun reproche, il fait beaucoup mieux, il tire partie du handicap de son pot fêlé. Fêlés, ne le sommes-nous pas tous plus ou moins... ?

Mais savons-nous tirer partie des fêlures ? Des nôtres, de celles des autres ? Savons-nous demander au Porteur de les utiliser ?

Michel Audiard a dit : « *Heureux soient les fêlés car ils laisseront passer la lumière.* »

Pouvons-nous dire ici après lui : heureux soient les pots fêlés car ils laisseront passer l’eau des fleurs ?

A. B.

Réflexion sur un pays où se mêlent Terre et Eau, Eau et Terre

Terre et eau : la mer Rouge

Le Créateur n'aime pas travailler seul, ce qui explique que souvent la Création qu'il nous confie nous soit donnée mais en kit. À nous d'en trouver le bon mode d'emploi.

Pour exemple, je vous livre un souvenir datant de l'été dernier. Des amis me firent découvrir, à quelques kilomètres de chez eux, la Brenne. Un pays de début du monde, avant qu'« *Il n'ait séparé*, comme dit la Genèse (1-9), *la terre ferme des eaux d'en bas* ».

Imaginez, sur quelque 50 communes et 16 600 hectares, plus de 2000 étangs ! Et souvenez-vous du roman de George Sand, *La mare au diable*, vous comprendrez que nous sommes dans l'Indre, au cœur d'un Parc Naturel Régional avec une zone humide d'importance internationale.

Des hommes, et plus spécialement les moines de l'abbaye de Méobecq, au XIII^e siècle, ont mis de l'ordre, de la clarté, de la « séparation », dans cet univers où s'embrouillaient le liquide et le solide, l'eau et la terre, la terre et l'eau. Avec eux, on sortait du chaos initial, de ce que la Bible appelle le « Tohu-Bohu ». Eux trouvèrent le mode d'emploi. Pas tout à fait quand même : jusqu'au XIX^e siècle le paludisme fut de trop.

Ils contribuèrent à ranger « *selon leur espèce* » les poissons (leur menu monastique le leur imposait !), les plantes, les bestiaux et même les oiseaux, à demeure ou de passage. Ils devaient être conscients de faire une œuvre biblique. Sinon, auraient-ils pu donner à l'un de leurs étangs – 160 hectares s'il vous plaît – le nom de « mer Rouge » ? Le miracle fut que par leur travail, comme dans l'Exode, les eaux s'ouvrirent sous leur pas... Grâce à eux, les gens de la Brenne peuvent vivre à pied sec, ou presque.

Merveilleuse adaptation de l'homme à la nature et en retour de la nature à l'homme ! Que serait-t-il resté de la Brenne sans le judicieux système des digues, des vannes, des déversoirs ?

L'habitat, ici, est celui des pays d'argile, donc dispersé. Vous faites quelques kilomètres et le voilà changé.

Mes amis habitent sur la terre ferme, en plaine. Leur maison est en pierre blanche : ici domine le calcaire. Leur hameau s'est implanté autour d'un puits commun : les points d'eau sont rares. La terre et l'eau ont modelé différemment ces paysages. Sans transition, vous passez donc de la plaine céréalière au bocage avec ses prairies humides. La terre et l'eau ont donc logiquement façonné les hommes, leur façon de produire et



Paysage de la Brenne (photo Annie Barba)

aussi de vivre. Géologie, économie, anthropologie. Il n'est pas anodin qu'ici, vous ayez d'abord des agriculteurs alors que là, ce sont surtout des herbagers, des éleveurs. Du moins c'étaient, car la région change. À partir des années 50, de nombreux migrants de l'intérieur, des agriculteurs du Nord de la Loire spécialement, se sont installés ici.

Par ailleurs, des capitaux extérieurs au rural classique s'investissent dans ces territoires de chasse et de pêche, souvent miraculeuse. Les loisirs des citadins, comme en Sologne, sont à prendre en compte. L'économie locale n'est plus la même. Le prix de la terre détermine l'affectation donnée aux sols, aux espaces, aux étangs. L'économie générale

influe également. Ces mois passés, du fait de la sécheresse sur d'autres continents, les céréaliers de France espèrent voir leurs productions valorisées de plus de 25%. Par contre, les éleveurs prévoient que leurs revenus vont baisser, presque en proportion inverse. Les uns sont heureux, les autres plutôt anxieux. Ils vivent côte à côte. Là encore, il faut perfectionner le système de digues, de vannes, de trop pleins et de vides pour réguler les rapports des hommes entre eux. Donner une chance à chacun. Cela prend du temps et ne sera jamais fini. Décidément le Créateur nous laisse beaucoup à faire pour que ce monde sorte du Tohu-Bohu !

Jean-Claude Guitel

Nous sommes adossés à la Parole, quelle énergie pour avancer !

D'abord un petit témoignage.

Béatitude : « Bienheureux les doux car ils posséderont la Terre. »
Qui sont ces doux et de quelle Terre peut-il s'agir ?

François d'Assise. Grande est la popularité du *poverello*, on entend dire aujourd'hui qu'il est « l'ami des écolos et des animaux ». Et cette histoire d'un retour à la terre allant de pair avec une recherche d'authenticité, de spiritualité évangélique est aussi d'une étonnante actualité.

Dire « je crois » : pas toujours facile.

L'eau vive. Que s'est-il passé entre Jésus et la Samaritaine près du puits de Jacob ? D'abord un malentendu total à propos de l'eau mais la proposition de Jésus est radicale : la soif de l'eau vive change la vie. Et voilà que la femme laisse sa cruche...



Photo Annie Barbay

Petit témoignage

Quand j'étais jeune, nous allions à l'église du village en famille pour la messe dominicale où nous reprenions des chants qui bénissaient Dieu : « *par les clartés de l'aurore, la douce rosée, la chaleur des journées pour les fruits de la terre.* » Etc. Il nous était facile de reconnaître la beauté de cette terre nourricière si proche et d'en rendre grâce, nous qui vivions à la campagne.

Et puis, personnellement, je suis allée vivre en ville et j'ai un peu perdu de vue la nature de mon enfance.

Aujourd'hui, je l'ai retrouvée.

La nature comme don et comme contemplation, la nature portant les traces du divin.

Pas de panthéisme, pas de sacralisation non plus, mais de la reconnaissance. Oui, de la reconnaissance. La nature comme un cadeau... La nature, c'est tout ce qui vit... Une réelle bienveillance à l'égard du Vivant aide bien dans la quête de Dieu.

Cette relation est beaucoup plus présente dans d'autres civilisations qui sacralisent la Terre. En Océanie par exemple, il y a des lieux que les populations ont

toujours considérés comme lieux sacrés. Et du reste, l'UNESCO a repris ce terme de « sites sacrés » pour désigner des hauts lieux à préserver, comme témoins de l'histoire de notre Terre et de ses habitants.

Parmi les psaumes que nous chantions à la messe, moi, celui que je préférais était : « *Le Seigneur est mon berger* ». Mais à l'époque, chez beaucoup de jeunes, le berger n'était pas bien vu. On le prenait pour un arriéré, un marginal, sa vie n'avait rien d'enviable. Alors comparer le Seigneur à un berger, ça ne passait pas bien ! Aujourd'hui, c'est différent, il y a des jeunes qui veulent devenir berger ou bergère.

Le paysan non plus n'était pas bien considéré et le mot paysan était même employé dans un sens désobligeant, comme bouseux : « *eh paysan !* » disait un automobiliste en colère contre un autre ! Aujourd'hui, il me semble que le mot est réhabilité, la campagne et la nature aussi, si j'en juge par mes petits-enfants.

Mamie Nicole

“Bienheureux les doux car ils posséderont la terre”

Bienheureux les doux. Bienheureux : ceux qui sont en chemin vers le bonheur

L'interprétation de « doux » dans nos différentes langues européennes est variée : les non-violents, les humbles, les petits, les sans grade, les patients, les bienveillants. Aucune de ces traductions n'est à exclure car elles nous disent toutes quelque chose de la douceur des doux.

Mais la douceur n'a-t-elle pas mauvaise presse aujourd'hui où il faut se battre sur tous les fronts ? Dans la tradition chrétienne, la douceur est associée à celle de l'agneau. Mais de l'agneau, on aurait vite fait de passer au mouton et à son comportement « moutonnier » peu apprécié à juste titre.

Car il ne s'agit pas d'une douceur sirupeuse, type sacré-cœur du temps jadis. Les doux ne sont ni des mous ni des passifs. Ils ne démissionnent pas, ils ne baissent pas les bras.

Or les Béatitudes ne sont pas seulement l'énoncé de vérités éthiques que Jésus aurait rassemblées pour ses disciples en un beau programme, elles sont le portrait, la vie même de Jésus.

Jésus est « *doux et humble de cœur* »¹, il l'a dit et montré à maintes reprises et, pourtant, il a été amené à prononcer des

paroles très dures contre les pharisiens, il a chassé les marchands du temple, ce qui l'a précipité vers son arrestation.

Les doux sont des démineurs de bombes, les bombes de la violence aux mille visages.

Car ils posséderont la terre

Terre maltraitée, brutalisée, outragée. Est-ce cette Terre que les doux posséderont ? Cela semble impossible quand on sait qui ils sont. Cette Terre-là ne leur ressemble pas.

Alors, dire que les doux posséderont la Terre, n'est-ce pas plutôt donner une indication sur la manière d'être en relation avec elle ? L'affaire des doux ne serait-elle pas de l'estimer, de la respecter, de l'aimer ? Et parce qu'ils sont doux, ils seront les seuls à vraiment posséder la Terre ; possession qui est le fruit de leur douceur, non l'objet d'une domination, encore moins d'un asservissement. Posséder la Terre signifierait alors : la connaître ou la reconnaître comme on reconnaît quelqu'un ou quelque chose que l'on connaît déjà.

Les doux sont appelés bienheureux car ils trouveront là une manière heureuse d'exister, une promesse de vie, une espérance.

Mais quelle est cette Terre ?

La Terre promise dans la Bible est la Terre promise par Dieu à son peuple. Tout au long du psaume 37 par exemple, revient l'expression « *ils posséderont le pays* ». Un pays où coulent « *le lait et le miel* ». Ainsi les doux posséderont le pays de Dieu.

Or, le paradoxe de Jésus est de proposer cette Terre à tous, elle n'est pas réservée à quelques-uns, à une minorité d'élus, tous y ont accès. Elle est là, déjà offerte.

Certains, comme les disciples d'Emmaüs qui rentrent chez eux décus, ont cru à tort en un royaume politique, d'autres en un royaume pour l'au-

delà, un royaume de fin du monde, alors qu'il s'agirait plutôt de la fin d'un monde.

Autre paradoxe : la terre que Jésus propose est toujours à entretenir, à travailler. Ses sillons sont sans doute plus accessibles à l'intuition, à l'expérience, au cœur, qu'à la démonstration ou à l'explication rationnelle mais ils ne les excluent pas : Cœur et raison tout ensemble.

L'homme participe aux labours, aux semailles et aux moissons de cette terre

qu'il porte en lui, il la connaît déjà – elle lui est donnée – mais il apprend à la connaître – elle est toujours à découvrir.

La terre proposée par Jésus est en chacun, mais chacun la partage² avec ses semblables, dans les immenses champs du monde à travailler ensemble sans attendre.

Jean Baptiste prêchait déjà cela et tout l'enseignement de Jésus y fait référence, particulièrement les paraboles dites « de

l'urgence » : l'heure a sonné, c'est le moment, le temps est venu. Comme il y a 2000 ans en Galilée, le temps est venu de travailler la terre du Royaume pour la

posséder, le temps est donc venu d'être doux.

A. B.



Photo Annie Barbay

¹ « Chargez-vous de mon joug, et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29).

² « Ils auront la terre en partage » est une autre traduction possible.

François d'Assise et les Franciscains des Abruzzes

François a développé une continue conversation fraternelle avec les animaux. Quand il n'est plus reçu par les humains, il parle aux oiseaux, les animaux lui sont un réconfort.

François parle aux poissons, aux fleurs, il donne du miel et du vin chaud aux abeilles en hiver, un nid aux tourterelles. L'épisode du loup de Gubbio qui entrerait dans les maisons et que François a su apaiser est demeuré célèbre.

Le *poverello* parle aussi avec les éléments : sa capacité d'émerveillement face à la Terre est immense – « *Mon frère le soleil, ma sœur l'eau* » sont ses mots.

Sa parole et son témoignage de pauvreté joyeuse sont prophétiques. Or les textes qui parlent de lui, les *Fioretti*, sont peu nombreux, simples, évangéliques et poétiques.

Les Franciscains des Abruzzes

Un siècle après la mort de François d'Assise, des dissidents ont voulu demeurer dans la mystique et la pauvreté des origines tandis que l'ordre recueillait quantité d'héritages, d'œuvres d'art et autres richesses, officiellement pour embellir

les églises. L'enrichissement de l'ordre, qui comptait déjà des milliers de frères, avait lieu partout sauf chez ces « Spirituels » partisans d'une stricte observance de la règle franciscaine. Condamnés par le pape en 1317, ils vivaient pauvrement, au plus près de la nature, dans les montagnes des Apennins¹ et s'éteignirent sans que leur cause ne fut entendue. Ils n'eurent donc pas de postérité immédiate. Mais à la fin du XIV^e siècle, la Réforme de « l'observance franciscaine » vint plonger à nouveau ses racines dans la radicalité évangélique.

Aujourd'hui, les frères mineurs, issus de cette réforme, sont nombreux, tellement plus nombreux que la petite communauté des Apennins qui avait gardé l'esprit des origines.

La publication récente en français du livre provenant de cette communauté, *Les actes du bienheureux François et de ses compagnons*, mettent celle-ci sur la sellette car c'est de ce livre que furent tirés les *Fioretti* de Saint François.

A. B.

¹ Les Apennins se situent dans les Abruzzes, en Italie Centrale.

Credo

*Je crois que Dieu a créé la Terre.
Je crois qu'il l'a créée belle et bonne et qu'il la donne à
tous les humains
de tous les temps, de toutes les couleurs, de toutes les races.*

*De toutes mes forces je refuse
les violences qui sont faites à notre planète et
à ses habitants,
je refuse qu'il y ait tant de terres malmenées,
tant d'eaux polluées,
tant d'air irrespirable,
tant de morts injustifiables.*

*Parce que Jésus est vivant,
je crois que la libération est commencée,
que la Terre de Dieu
est proche
et accessible.*

*Je crois que l'Esprit agit puissamment dans notre monde
et dans chacun de nous.*

*Je dis merci à Jésus le Christ
qui, par son Esprit,
nous rend capables
de faire arriver son Royaume.
Et nous confie notre part
dans la libération du Monde.*

L'eau vive

Que s'est-il passé réellement près du « puits de Jacob » aux environs de l'an 30 ?

Ce récit de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine est-il authentique ?

Nous ne le savons pas et il est possible que ce texte tardif (écrit en grec 70 ans après la mort du Christ) ait été reconstitué dans une perspective théologique.

Mais il ne s'agit pas ici de faire de l'exégèse scientifique. Il s'agit de voir comment ce texte peut nous parler au cœur. Essayer de l'écouter tel qu'il est et de le goûter, c'est se laisser conduire par la Parole du Seigneur qui peu à peu nous façonne si nous la fréquentons jour après jour.

Au premier acte du long récit de l'évangile selon Jean au chapitre 4 (versets 1 à 42) il est question d'eau. Un atelier s'était penché sur ce texte lors des Journées d'été de 2008.

L'eau est un thème biblique fréquent dans le premier Testament :

– au désert Moïse s'entend dire « *tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau et le peuple boira* » ;

– le puits est un thème mythique associé aux patriarches ; s'y abreuvent hommes et bêtes et des unions s'y nouent, celle d'Isaac avec Rébecca (Gn 24), celle de Jacob avec Rachel (Gn 29), et plus tard celle de Moïse avec Cippora (Ex 2,

16-22) ; ainsi, l'histoire et la mémoire du peuple de Yahvé se construisent dans ces rencontres autour d'un puits.

En Jean 4, la rencontre de Jésus et d'une femme dont on ne saura pas le prénom se fait en Samarie, à Sychar, « *là même où se trouve le puits de Jacob* » petit-fils d'Abraham.

Dans le second Testament l'eau est très présente également : « eau vive » offerte à la Samaritaine – nous allons y revenir – mais aussi eau devenue vin aux noces de Cana (Jn 2, 6-7). Selon l'analyse de Xavier-Léon Dufour, cette eau de la création puisée à la fontaine devient l'eau de la purification qui remplit les jarres et cette eau peut, sur la parole de Jésus, devenir du vin. On pourrait voir là le symbole de l'accomplissement : l'alliance de Dieu avec Israël passe dans l'alliance nouvelle comme l'eau passe dans le vin. Le règne de Dieu est là ; une ère nouvelle commence qui, dans sa nouveauté, est en harmonie avec la Promesse.

L'eau est d'abord source et puissance de vie mais il y a aussi les eaux de la mort.

La tempête soulève parfois l'eau du lac de Tibériade, la mer de Galilée de l'évangile, en vagues énormes et dangereuses. Alors Jésus manifeste, aux yeux de ses disciples, la puissance divine qui triomphe de la mort : ainsi, en Mc 4, 39 « *Réveillé il menaça le vent et dit à*

la mer : silence ! Tais-toi » et en Marc 6, 48-50 « vers la fin de la nuit, il vient vers eux en marchant sur la mer (...) il monta auprès d'eux dans la barque et le vent tomba ».

En Jean 4 la rencontre près du puits de Jacob est inattendue et le dialogue l'est encore plus.

Les femmes viennent d'ordinaire au puits avant qu'il fasse chaud et en groupe ; la Samaritaine a peut-être honte de sa vie désordonnée, alors elle vient seule, en pleine chaleur.

Jésus lui-même « fatigué du chemin » est en attente : « donne-moi à boire » lui dit-il en enjambant toutes les traditions religieuses et les barrières sociales ; « les Juifs, en effet, ne veulent rien avoir de commun avec les Samaritains ».

La femme, bien qu'ouverte à l'accueil de cet étranger,

s'étonne, et la réponse de Jésus fait basculer la scène à un autre niveau :

« Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit “donne-moi à boire” c'est toi qui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive. »

Alors, après la question matérielle – comment puiser sans seau ? –, c'est au

niveau religieux que la femme interroge : « serais-tu plus grand, toi, que notre père Jacob qui nous a donné le puits ? »

Mais c'est à un niveau existentiel que Jésus répond :

« Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au

contraire l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle ».

Alors la Samaritaine espère : « Seigneur, donne-moi cette eau pour que je n'aie plus soif et que je n'aie plus à venir puiser ici. »

Le malentendu sur l'eau est total et l'humanité de ce texte d'évangile, extraordinaire : la femme est attachée, et c'est bien compréhensible, à l'eau qui désaltère les corps, les bêtes et la terre. S'échappant de la réalité, elle imagine

toutes les corvées d'eau qu'elle pourrait séviter et vingt siècles plus tard nous pensons à toutes ces femmes qui doivent aller chercher l'eau chaque jour, parfois fort loin !

Mise en confiance par Jésus, la Samaritaine va pouvoir naître dans la vérité de sa vie et se mettre réellement à

« Si tu
connaissais
le don de Dieu
et qui est celui
qui te dit
“donne-moi
à boire”
c'est toi qui aurais
demandé
et il t'aurait donné
de l'eau vive. »

l'écoute de ce Jésus qu'elle questionne et qui lui donne de devenir disciple.

Le renversement de la soif de Jésus à celle de la femme permet d'entrevoir que le don de l'eau vive, c'est le don que Jésus fait de lui-même à tous les hommes.

Comme le dit Pierre-Marie Hoog sj dans sa brochure « *Les récits dans l'évangile selon saint Jean* », l'eau de la vie de Dieu désaltère à jamais ; elle comble celui qui la désire et l'accueille. Et chacun reçoit d'être à son tour « *une source jaillissant en vie éternelle* » ; c'est vraiment le trop plein, la surabondance, comme à Cana. Enfin, quand la Samaritaine interroge sur le lieu de l'adoration : « *cette montagne* » ou « *Jérusalem* », la réponse de Jésus nous interpelle tout particulièrement en ce début de XXI^e siècle : « *Mais l'heure vient et maintenant elle est là – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* ». Que de querelles et parfois de violences autour de la liturgie ou de tel ou tel lieu de culte sont non seulement scandaleuses mais aussi totalement étrangères au Dieu de Jésus-Christ.

« *Un Messie doit venir – celui qu'on appelle Christ* », dit la femme. Alors Jésus se révèle à elle : « *Je le suis, moi qui te parle* ». Chacun a pris le risque de mettre à jour son secret, dit P.-M. Hoog.

Et la femme va laisser là sa cruche pour aller à la ville annoncer cette rencontre et l'expérience personnelle qu'elle a faite. « *Venez donc voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ?* » Les Samaritains croiront bientôt, non seulement « *à cause de la parole de la femme* » mais « *à cause de sa Parole*

à lui ». Ils affirmeront leur foi : « *nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde* » et la soif de Jésus d'être reconnu dans toute son identité par les hommes sera étanchée.

Et *nous*, que comprenons-nous à ce langage et surtout, que vivons-nous aujourd'hui dans nos rencontres avec le Ressuscité et avec nos frères ?

Deux pauvres sont venus chercher l'eau à un puits... Quelle situation plus humaine et pourtant, à cette occasion banale, quelle révélation merveilleuse de notre Dieu !

Dieu n'est pas dans les étoiles... mais bien sur nos chemins de tous les jours, de nos détresses comme de nos joies, de nos échecs comme de nos réussites. « *Gens de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ?* » (Actes 1, 11). Dieu peut-il désaltérer les hommes et les femmes que nous sommes, toujours en manque de plénitude, de justice, de dignité, de fraternité ?... Sans doute... À la condition que nous travaillions avec Lui à cette création qu'Il nous a confiée. L'eau vive est-elle pour nous l'eau généreuse, surabondante, ce « *don de Dieu* » que Jésus nous offre sans cesse pour nous mettre en chemin et combler nos soifs ?

Avons-nous le désir d'accueillir ce *don* dans nos vies et d'entendre le Fils qui est Parole Vivante de Dieu – « *Au commencement était le Verbe* » (Jean 1) ?

Quand nous goûtons les textes bibliques, quand nous écoutons la Parole que le Seigneur nous adresse dans la vie quotidienne, le plus souvent incognito par la voix de ceux que nous rencon-

trons, c'est bien cette eau vive qui arrose nos terres, parfois bien arides.

Personnellement j'aime beaucoup l'expression « Dieu, Source de tout Amour ». Elle est compréhensible pour nos amis non-chrétiens et elle dit bien que le chrétien est celui qui cherche à se désaltérer à cette Source, pour vivre avec ses frères en enfants d'un même Père.

Vaste programme... Ou plutôt long chemin à emprunter, parfois caillouteux mais avec, de temps en temps, de belles haltes près d'un puits où Jésus,

en attente de chacun de nous, est assis !

En juillet-août 2008 Francine Carrillo, pasteur et théologienne à Genève, écrivait, dans une chronique de *Panorama* intitulée *Donne-moi ta soif* :

« Soif d'amour, de relations vivifiantes, de projets pétillants. Soif d'un monde apaisé enfin délié de ses ombres, libéré de la violence comme de l'indifférence (...) Rien ne pourra nous rassasier tant que nous ne sommes pas éveillés à la Source d'où nous jaillissons à nous-mêmes et aux autres ».

Et Pierre-Marie Hoog conclut ainsi sa première causerie sur la Samaritaine : « en Jean 7, 39 on saura quelle est cette eau : l'Esprit, que les Actes appellent "don de Dieu" » (Ac 8, 20). L'eau que le Messie offre à la Samaritaine, c'est finalement « les fleuves d'eau vive » de l'Esprit...

Colette Glück

Communauté Point 1 Rouen

Intervenante aux Journées d'été 2008

de Parvis



Photo Annie Barbay



PARVIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

*Abonnez-vous,
abonnez vos amis-e-s*

- | | |
|---|-----------------|
| <input type="checkbox"/> Petit budget (4 trimestriels) : | 15 € |
| <input type="checkbox"/> Standard (4 trimestriels) : | 20 € |
| <input type="checkbox"/> Intégral (4 trimestriels + 2 hors série) : | 28 € |
| <input type="checkbox"/> Soutien (4 trim. + 2 hs) : | au-delà de 28 € |

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Appartenance à une association des réseaux ? Laquelle ? : _____

Règlement à l'ordre de TEMPS PRÉSENT - PARVIS, 68 rue de Babylone, 75007 PARIS

Banque de Neuflyze OBC - IBAN FR76 3078 8001 0010 0067 1910 196 - BIC NSMBFRPPXXX

Vous déménagez, vous vous abonnez par virement : communiquez-nous vos coordonnées !

Conclusion

Nous espérons que ces pages ont fourni quelques appuis aux lecteurs et lectrices pour se mettre mieux à l'écoute de la planète et de ses eaux, pour percevoir un peu mieux les battements du cœur du monde et de la communauté de destin dont nous faisons partie.

Il nous faut revoir ensemble le projet pour la Terre car en un siècle, nous lui avons fait subir plus de transformations et de dégradations que depuis l'apparition de l'agriculture, il y a 10 000 ans.

Ainsi, le 24 août 2012, c'est à dire le 234^e jour de l'année, les humains ont épuisé les ressources naturelles que la Terre est capable de produire en un an.

Quand alarmes et SOS sont lancés de toutes parts, il convient d'adopter d'autres modes de vie et d'expression, d'exercer pleinement notre citoyenneté, d'interpeller les responsables politiques. Et cela avec l'énergie des « doux » et sans perdre confiance en les forces vives de l'humanité qui construisent l'avenir.

Et maintenant, une dernière ballade qui est aussi une balade en pirogue sur le fleuve Niger à Mopti. Laissez-vous porter et interpeller par l'évocation de la destinée humaine qui figure au dos de ce hors-série.

Annie Barbay

- n° 01 : Femmes & hommes : des liturgies de partenaires
à l'initiative de Femmes et Hommes en Église
- n° 02 : Synodalité et démocratie
à l'initiative de Droits et Libertés dans les Églises et de Croyants en liberté Sarthe
- n° 03 : La laïcité
à l'initiative du CEDEC
- n° 04 : Quelle mondialisation ?
à l'initiative de NSAE
- n° 05 : Réaction à *Dominus Iesus*
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 06 : Pour nos Églises demain, les enjeux d'un statut d'association
colloque de DLE
- n° 07 : Quelle Église Jésus a-t-il voulu ?
livre de Herbert Haag (épuisé)
- n° 08 : Annuaire de la fédération Réseaux du Parvis (première édition)
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 09 : Des chrétiens responsables de leur avenir
à l'initiative du collectif Jonas
- n° 10 : Vatican II : quarante ans après...
à l'initiative des Amis du 68 rue de Babylone
- n° 11 : Pratiques de célébration dans les communautés de base
à l'initiative des Correspondants des Communautés de Base (épuisé)
- n° 12 : Jacques Gaillot, dix ans déjà...
à l'initiative d'Évreux Sans Frontières
- n° 13 : Faire Église autrement - un monde autre, des communautés autres
à l'initiative de DLE et de FHE
- n° 14 : Dieu dans le temps des femmes
à l'initiative de l'Association des femmes européennes pour la recherche théologique
- n° 15 : Femmes-prêtres : enjeux pour la société et les Églises
à l'initiative de FHE
- n° 16 : La sexualité
à l'initiative des associations : Amis du 68 rue de Babylone, CELY, Chrétiens & Sida, CSF 95, David & Jonathan, Espérance 54, FHE, NSAE, Plein Jour, Prêtres Mariés-France Nord
- n° 17 : Théologies de la libération
à l'initiative de NSAE
- n° 18 : Foi en marche, foi en marge
à l'initiative de l'Association Culturelle de Boquen, l'Association Culturelle Marcel Légaut et Théolib
- n° 19 : Laïcité 2008
à l'initiative de l'OCL et des Amis du 68 rue de Babylone, du CEDEC, d'Espérance 54, d'Évreux 13, de FHE et NSAE
- n° 20 : Foi d'aujourd'hui... Valeurs de demain ?
à l'initiative du CELEM
- n° 21 : Capitalisme et libéralisme
à l'initiative de NSAE et Partenia 77
- n° 22 : Église, qu'as-tu fait de ton Évangile ?
à l'initiative de la fédération Réseaux du Parvis
- n° 23 : Soutien aux sociétés civiles émergentes en Afrique
à l'initiative de Gérard Warengem, président de Partenia 2000
- n° 24 : Les femmes et la nature - l'écoféminisme
à l'initiative de FHE et de l'AFERT
- n° 25 : Les actes du rassemblement de Lyon de novembre 2010
en partenariat avec Témoignage Chrétien et Golias
- n° 26 : Annuaire de la fédération Réseaux du Parvis (deuxième édition)
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 27 : Chrétiens en société, citoyens en Église. Jonas Alsace (1991-2011)
à l'initiative de Jonas Alsace

ils se réunissent pour former la Fédération Réseaux du Parvis

68 rue de Babylone, 75007 Paris - 01 45 51 57 13, fax 01 45 51 40 31

temps.present@wanadoo.fr - www.reseaux-parvis.fr

Amis du 68 rue de Babylone

01 45 51 57 13

Assemblée fraternelle des chrétiens unitariens (AFCU)

05 40 32 56 12

Association culturelle de Boquen

02 99 51 87 76

Association culturelle Marcel Légaut (ACML)

01 60 68 91 49

Association Nationale des Correspondants des Communautés Chrésiennes de Base (ANCCCB)

02 40 25 78 16

Chrétiens Aujourd'hui Orléans

02 38 54 13 58

Chrétiens de l'Ain en recherche (CAR)

04 74 77 01 23

Chrétiens en recherche Loir-et-Cher (CER 41)

02 54 44 23 05

Chrétiens et libres en Morbihan (CELEM)

02 97 57 77 65

Chrétiens et Sida

01 46 07 89 81

Chrétiens ici maintenant ensemble (CIME)

04 67 65 36 47

Chrétiens pour une Église dégagée de l'école confessionnelle (CEDEC)

02 47 46 15 76

Chrétiens sans frontières Gironde (CSF 33)

05 57 26 84 25

Chrétiens sans frontières Orne (CSF 61)

02 33 28 71 73

Chrétiens sans frontières Val-d'Oise (CSF 95)

01 39 91 27 09

Coordination des groupes Jonas Alsace

06 70 38 23 52

Croyants en liberté Moselle (CEL 57)

03 87 98 04 62

Croyants en liberté Saint-Etienne (CEL 42)

04 77 21 74 56

Croyants en liberté Yvelines (CELY)

01 39 50 65 70

David et Jonathan

01 43 42 09 49

Équipe de chrétiens en classe ouvrière du secteur de Caen (ECCO)

02 31 20 26 70

Équipe nationale Jonas

02 32 29 83 16

Espérance 54

03 83 72 82 58

Évangile et Modernité 49

09 82 24 74 38

Évangile sans frontières 14

02 31 83 26 30

Evreux 13 Marseille

04 91 93 27 01

Expérience et théologie info@experience-theologie.ch

Femmes et Hommes, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises et la Société (FHEDLES)

contact@fhedles.fr

Fraternité Agapè Chambéry

04 56 29 02 88

Humanistes croyants

06 87 01 26 29

Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC)

01 43 31 36 39

Jonas-Vosges

03 29 65 12 79

Nous Sommes Aussi l'Église (NSAE)

03 86 98 08 22

Partage Recherche Évangile (groupe)

04 78 57 29 23

Partenia 07 (Ardèche)

04 75 36 72 17

Partenia 77 (Seine-et-Marne)

01 64 35 44 83

Partenia 2000

01 46 71 02 06

Plein Jour

04 90 68 02 30

Point 1-Rouen (communauté)

02 35 33 52 44

Prêtres Mariés- Chemins nouveaux

01 43 02 67 34

Rencontres de la Boivre

05 49 53 36 25

Solidarité Église Liberté Vendée (SEL 85)

02 51 21 09 37

De Mopti à Manhattan



Le Niger à Mopti (Mohamed Torche)

Un fleuve et une pirogue, évocation de la destinée humaine. S'offrant au soleil qui éclaire et réchauffe, l'eau porte en elle la vie et invite à la partager. Comme la terre, elle est pareillement indispensable aux hommes, aux bêtes, et aux plantes. Grâce à elle, la glèbe fructifie et même les déserts se peuplent et refleurissent. Fleuve ou humble puits, elle est le lieu privilégié des rencontres et de la parole en même temps que le lieu et l'enjeu de multiples conflits. Depuis la nuit des âges, les hommes échangeant là leurs sentiments, leurs idées et les fruits de leurs labeurs.

Aujourd'hui, l'homme à la pirogue a été congédié et son univers est profané. Dans un monde livré à un vent de folie, l'eau symbolise de façon inédite notre fragilité. Les terres sont volées aux pauvres et saccagées sur l'autel du profit. La vie est dévastée par une économie de rapine qui accapare et pollue, qui déchire l'humanité et accule les déshérités à la révolte, qui ruine la planète. La marchandisation et l'urbanisation prolifèrent, tarissent les sources, éteignent les étoiles, emmurent et asservissent. Le réchauffement climatique s'accélère, aggrave les sécheresses et les tempêtes, et menace de noyer de vastes régions sous les océans.

Saurons-nous changer le cours de la mondialisation pour bâtir une civilisation plus juste, plus fraternelle, et réconciliée avec la nature ? Comme le soleil se lève chaque matin, l'homme s'annonce encore plein de promesses. En se fiant à sa créativité originelle, l'humanité peut vaincre la fatalité qui la détruit et recréer le monde par delà sa violence et ses frontières actuelles.

Jean-Marie Kohler

Source : www.recherche-plurielle.net



d.r.